

LES ARTS



MARTIN C. CHAMBERLAND LE DEVOIR

Guy Latraverse et David Jobin

Où trouvent-ils tous ces francofous?

CAHIER
B

TÉMOINS DE
LA SCÈNE:
JEAN-LOUIS
MILLETTE
PAGE B 3

CINÉMA:
PAGE B 4

DISQUES:
BACH
PAGE B 8

L'écrivain a sa page blanche. Eux ont une grande feuille de papier quadrillée. Avec 170 trous à remplir: une trentaine de spectacles en salles, quelque 140 spectacles extérieurs. La programmation des FrancoFolies de Montréal est un joyeux puzzle. Chaque année, deux hommes s'amuse à le résoudre. Au moment où les chanteurs s'amènent, les musiciens s'accordent et les scènes se dressent pour la onzième fête francofolle, les programmeurs en chef Guy Latraverse et David Jobin travaillent déjà à noircir la grille de l'an 2000.

SYLVAIN CORMIER

Comment font-ils donc? C'est comme les alignements de menhirs à Stonehenge, le troisième secret de Fatima, le caramel dans la Caramilk ou la beurrée de beurre d'arachides qui tombe toujours sur le côté beurré: le travail du programmeur de festival est l'un des grands mystères de la vie. C'est normal. De notre bout de la lorgnette, on ne zieute toujours que le produit fini. On prend connaissance de la programmation à la conférence de presse, on soupèse, on détaille, et on se dit: tiens, untel n'est pas là; tiens, ils nous ont ramené machin; on crie bravo pour les uns, chou pour les autres.

Il y a le reste. L'envers disproportionné de la petite médaille résultante. Tout ce qui s'est passé entre le moment terrible où rien n'existe et le moment béni où tout est coulé dans le béton (sauf annulation de dernière minute). On a donc posé la question aux intéressés: comment se programme un festival majeur de chanson (majoritairement) francophone? Comment vient-on à bout des FrancoFolies de Montréal, année après année? La réponse est venue toute seule, témoignant d'un métier à la fois simple et compliqué: «Le plus longtemps d'avance possible, et jusqu'au dernier moment.» À un ou deux mots près, les deux programmeurs en chef des FrancoFolies m'ont servi exactement la même phrase.

VOIR PAGE B 2: FRANCOFOUS

ARTS

FRANCOFOUS

David Jobin, lui, est l'homme de l'ombre

SUITE DE LA PAGE B 1

Mais encore? Vu d'ici, il y a vraiment de quoi virer francofou. Imaginez le contrat: quinze séries à répartir en six «mondes» thématiques, une semaine de spectacles-événements à inventer, dont un gala d'ouverture et un autre de clôture, l'impossible équilibre à maintenir entre les grands anciens et les jeunes qui poussent, l'obligation de satisfaire le critique pointu et le couple de vacanciers, etc. Sans compter tout ce qui se passe en coulisse: négociations avec les agents, voyages de prospection, tâtonnements, fausses certitudes, vraies promesses, frustrations, déceptions, joies et heureux hasards.

Deux pour tous, tous pour deux

Ils ne sont pourtant que deux à vivre cette vie-là. Guy Latraverse et David Jobin. Le premier s'occupe en priorité de la programmation en salle, l'autre des scènes extérieures (quoique les mandats se chevauchent). Latraverse est de loin le plus connu des deux, légende vivante de la production de spectacles au Québec, architecte de mille événements, dont les méga-shows de Diane Dufresne au Stade olympique. «J'avais abandonné le management il y a une quinzaine d'années, rappelle-t-il, pour ne plus m'occuper que de production d'émissions de télévision [chez Sogestalt 2001]. Quand Alain [Simard] m'a proposé de devenir partenaire/actionnaire dans les Francos, je me suis dit que c'était une bonne façon de garder un pied dans ce monde qui avait été ma vie pendant 25 ans. Ça me permettait d'utiliser l'opération limitée des FrancoFolies pour faire ce que j'aime le plus au monde: créer des événements. C'est la seule place encore possible pour le faire. Il n'y a pas un [producteur] privé qui pourrait présenter des shows d'ouverture comme on en a créé aux FrancoFolies: si j'étais tout seul là-dedans, je perdrais de l'argent avant de commencer.»

Jobin, lui, est l'homme de l'ombre. Ni proche des vedettes comme Latraverse, ni globe-trotter effréné comme André Ménard, son collègue programmateur du Festival de jazz. Jobin, en effet, est l'homme des cumuls: au FIJM comme aux FrancoFolies, depuis le début, il s'occupe de tout ce qui se donne dehors comme spectacle. Chaque festival ayant sa dynamique propre. «Tu pars avec l'idée que les FrancoFolies, c'est pas un festival spécialisé. C'est pas le Polliwog, ni le FTA. Ça couvre large, mais pas trop. Si t'es trop à droite, t'est kétaïne, si t'es trop à gauche, personne ne comprend. J'essaie de naviguer centre gauche. En plus, on s'est aperçus que les gens avaient besoin, plus qu'au jazz, de savoir quel genre de musique était joué à quel endroit.» D'où les «mondes» thématiques qui balisent le site. «Ça va quand même de Sylvain Michel à B.A.R.F.»



PHILIPP DIXON
Teri Moïse sera sur scène le 1^{er} août à 19h.

La télé d'abord

Par où commence Latraverse? Par La Télé des Francos, série d'enregistrements de spectacles parallèles, qui rassemblent au Métropolis les artistes présents au festival. «C'est le départ de ma programmation. Je dois savoir qui sera là pour préparer les émissions. Hier [lundi dernier], il y a une case de télévision qui s'est décidée pour l'an prochain.» Ensuite vient la conception du show d'ouverture. «C'est ma priorité. Ça ne peut pas être n'importe quoi. Il faut que ce soit surtout fait par des Québécois. Je ne pourrais pas présenter Aznavour en ouverture, par exemple. En clôture, ça peut aller: c'est pour ça qu'on a le Serge Lama symphonique.» L'an dernier, Latraverse a eu pour les actuelles Francos un «premier flash» de spectacle d'ouverture... double. «Je voulais refaire mon 1 X 5 de la montagne [le fameux spectacle de 1976 avec Léveillé-Charlebois-Deschamps-Vigneault-Ferland], mais deux fois: l'ouverture avec cinq chanteuses et la fermeture avec cinq chanteurs.» Celui des gars aura bel et bien lieu le samedi 31 juillet, réunissant Paul Piché, Eric Lapointe, Dan Bigras, Pierre Flynn et Pierre Légaré, mais le concept d'un 1 X 5 féminin n'a pas été retenu. Latraverse voulait Diane Dufresne, mais Diane Dufresne, elle, voulait autre chose.

«Ça intéressait plus ou moins Diane: elle ne connaît pas les artistes personnellement.» Rencontre après rencontre, un autre concept a pris forme: «Elle a commencé par un show de 25 filles... [Il rit.] J'avais pas le budget. Et puis elle s'est rappelé un show qu'elle avait donné à Paris, qui s'intitulait Les Hommes de ma vie. Des noms sont sortis: Claude Dubois, Kevin Parent. Diane ne les connaissait tous les deux, c'est parti de là.»

Mais étaient-ils disponibles? Tout programmateur doit composer avec cette contingence de base. «Avec Claude, aucun problème. Avec Kevin, il y avait conflit de dates avec un autre spectacle. J'ai insisté auprès de [Bernard] Caza, le gérant de Kevin, et je lui ai dit d'aller quand même en parler à son

gars. Le téléphone sonne le lendemain: Kevin voulait absolument faire le show avec Diane, ils allaient s'arranger.» Il faudra près de vingt réunions de production pour affiner le concept. Dufresne, pas gênée, suggéra d'engager nul autre que l'artiste Armand Vaillancourt. «Elle ne voulait rien d'ordinaire. Vaillancourt a créé une scène à partir de 1200 palettes de construction: une véritable sculpture.» Latraverse se régale: les shows avec Dufresne marquent sa carrière comme autant d'éblouissantes balises. «Travailler avec elle, c'est travailler avec l'imagination pure.»

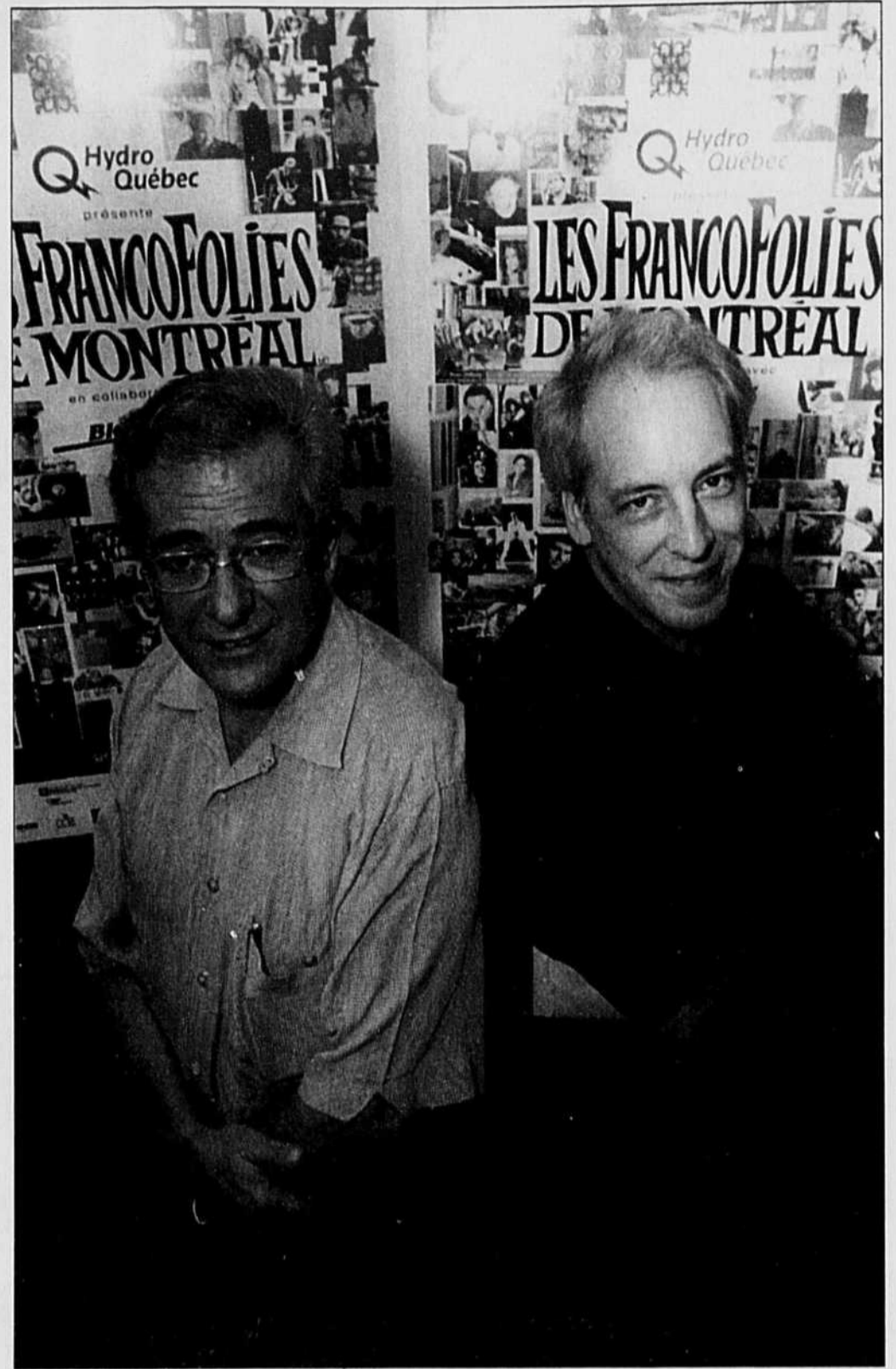
La liste potentielle

Le mois prochain débute en prévision des FrancoFolies de l'an 2000 la partie la plus floue du puzzle, l'équivalent d'un 1000 pièces représentant un ciel bleu au-dessus de la mer: la programmation des artistes venus d'ailleurs. «C'est la plus difficile: une fois qu'on sait quels Français viendront, on complète avec la programmation locale.» Tout dépend en effet de la courte liste des artistes en tournée. «En France, ils ne tournent pas s'ils n'ont pas un album. Ils sortent le disque, font la promotion, présentent un premier spectacle à Paris, partent en province, et seulement après deviennent disponibles pour nous. Selon les arrivages, il y a de bonnes et de moins bonnes années.» Pour ces 11^e Francos, admet-il, la récolte est moyenne. Celle de l'an prochain l'excite plus. Il me montre sa liste d'épicerie. Dessus, de notables noms: Alain Bashung, Etienne Daho, Patrick Bruel, Véro Sanson, Jane Birkin, Les Innocents. «Dès septembre, je retourne à Paris et je fais mon shopping...»

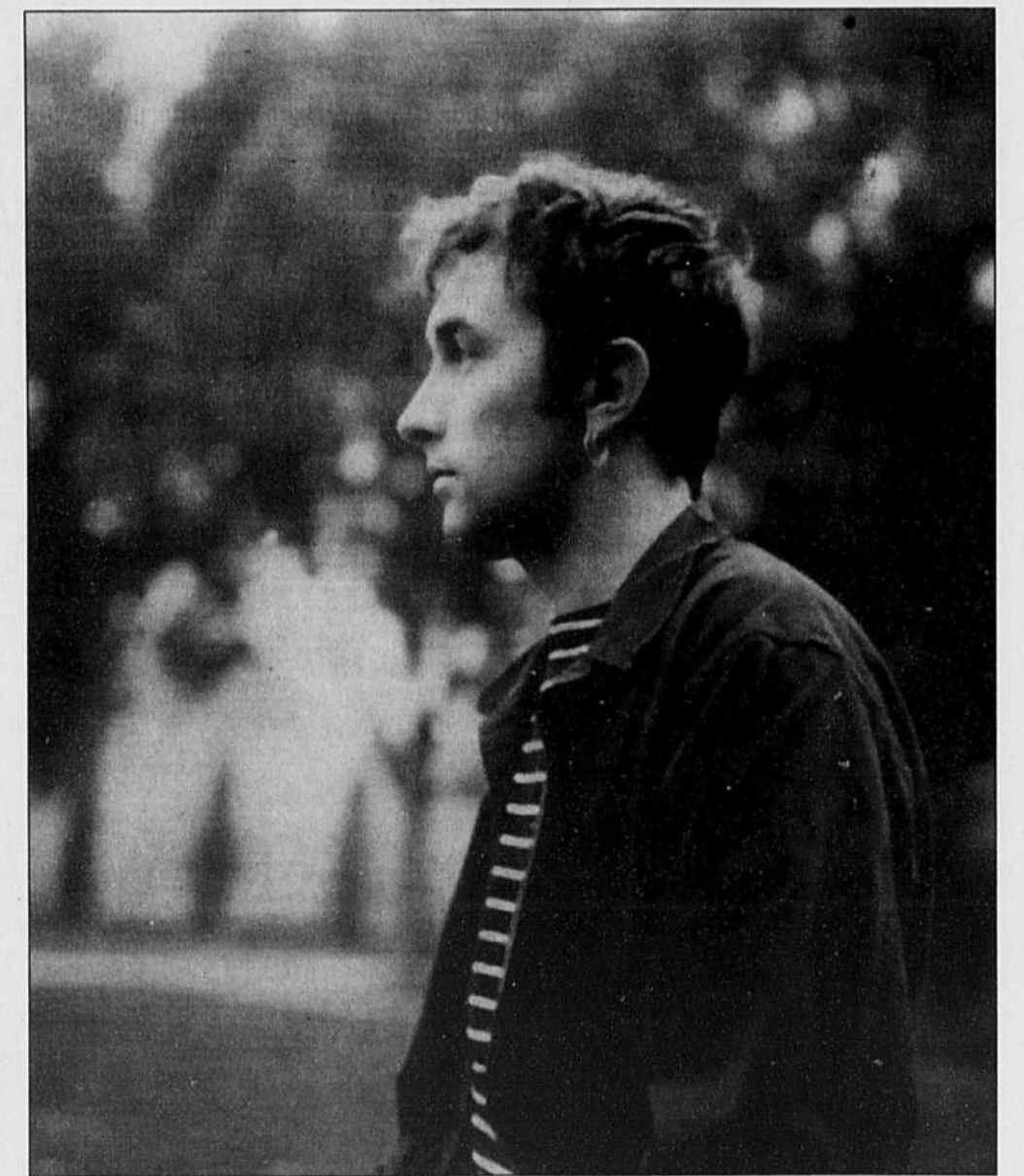
David Jobin, lui aussi, magasin à Paris, mais rôde plutôt dans les minuscules bureaux des patrons de labels indépendants. «Toutes les manières de procéder sont bonnes. Je passe de gros après-midis au Virgin Mégastore à tout écouter. Et je rencontre tout le monde. Il y a les artistes que les majors veulent pousser, et ceux que je découvre dans les petites boîtes. Mon truc, c'est de demander à chaque patron de compagnie de disques avec quel artiste il aurait aimé signer. Cette année, chez Warner, par exemple, ils auraient voulu avoir Tryo. C'est un indépendant qui le fait.» Ce qu'il aime par-dessus tout? «Faire progresser un artiste.» C'est ce qu'il souhaite aux Tryo, Matmatah, Dominique A, M et Arsenik, qu'il propose tout à fait gratuitement à l'extérieur, puis le lendemain en salle, jumelés à des artistes québécois.

Mais Latraverse et David Jobin parlent de la présente programmation avec un étrange détachement. Ils sont ailleurs. Et la feuille quadrillée de la programmation des 12^e FrancoFolies n'est déjà plus aussi blanche. «J'ai une idée pour un grand show autour de Bruno Pelletier, lâche Latraverse, un ton plus haut. Je lui en ai parlé et il est d'accord.»

Programmateurs? Le plus beau métier du monde.



MARTIN C. CHAMBERLAND LE DEVOIR
Les deux compères programmeurs des FrancoFolies, Guy Latraverse et David Jobin



RENAUD MONFOURNY
Yann Tiersen sera aux FrancoFolies les 4 et 5 août à 19 h



PHILIPPE LEVY
Le groupe Lili Fatale sera en spectacle avec M le lundi 2 août à 19 h.

Festival des Arts de St-Sauveur

30 juillet-15 août

Ballet National Tchèque

5 et 6 août

Information-réservation
450 227-9935
Réseau Admission:
790-1245/1 800 361-4595

Les Ballets Jazz de Montréal	3 août
Les Violons du Roy	4 août
Le Ballet National Tchèque	5,6 août
W. Fernandez et l'OSL	7 août
Le Grand Chœur de Mtl	8 août
Juan Carlos Caceres	10 août
Concours internationaux	11 août
Natalie Choquette et Amati	12 août
Jose Greco II (Flamenco)	13,14 et 15 août

Forfaits souper-spectacle-hébergement-petit déjeuner

Condos Mont St-Sauveur 1-800-363-2426	Jolibois (450) 229-2991
Manoir St-Sauveur 1-800-361-0505	Auberge du Mont Habitant (450) 227-2637
Auberge Mont Gabriel 1-800-668-5253	Relais St-Denis 1-888-997-4766

Les comédiens d'abord

Pour Jean-Louis Millette, «il y aura toujours place pour le mot, la langue, la parole et l'émotion, matériaux premiers du théâtre»

Cofondateur du théâtre de Quat'Sous avec Paul Buissonneau, Yvon Deschamps et Claude Léveillée, Jean-Louis Millette est un témoin assidu du théâtre québécois depuis plus de 40 ans. Sa polyvalence et sa puissance comme interprète lui ont permis d'explorer tous les genres. Quatrième d'une série de huit entrevues pour mieux comprendre l'évolution du théâtre d'ici.

SOLANGE LÉVESQUE

Qui ne se souvient, pour commencer, du Paillasson des *Croquignoles* et de *La Riboulingue*, séries pour enfants à la télé de Radio-Canada? ou du poète Philippe Couture dans le téléroman *L'Héritage*? de l'audacieux chanoine Caron de *Montréal P.Q.* et plus récemment du double rôle qu'il jouait dans *Décadence* au Quat'Sous? Jean-Louis Millette n'a cessé de prendre part à plusieurs aventures: télévision, radio, cinéma et théâtre. Témoin assidu du théâtre québécois depuis plus de 40 ans, il considère le développement de ce dernier avec optimisme et sérénité.

Selon lui, L'Arcade et le MRT Français (pendant francophone du Montreal Repertory Theater établi en 1933) qui existaient encore quand il était enfant ont certainement contribué à l'évolution de la qualité du jeu; «mais sur le plan de la création et de la dramaturgie, il ne s'y passait pas grand-chose, reconnaît-il à l'instar d'Huguette Oigny. C'est plutôt l'arrivée de Gratien Gélinas ainsi que la tenue d'un festival d'art dramatique pancanadien annuel, le "Dominion Drama Festival", qui ont vraiment provoqué l'éveil de la dramaturgie québécoise.» Rappelons qu'à l'initiative de Lord Bessborough, alors Gouverneur général du Canada, le DDF était créé en 1932.

Jean-Louis Millette identifie trois pionniers qui ont donné à la dramaturgie son élan initial: «Après monsieur Gélinas, qui a été le premier à tendre au spectateur un miroir dans lequel il pouvait se reconnaître, est venu Marcel Dubé qui allait chercher un public différent en portant à la scène une autre facette de la société québécoise. Ce mouvement s'est poursuivi, note-t-il, avec Michel Tremblay. Tremblay m'a particulièrement marqué, peut-être parce qu'il est plus proche de moi ou parce que j'ai eu le bonheur d'entrer dans sa famille théâtrale.» Jean-Louis Millette, on le sait, a notamment joué dans *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*. «Par la suite, enchaîne-t-il, plusieurs autres auteurs sont apparus dans leur sillage: Larry Tremblay, Normand Chaurrette, Michel Marc Bouchard, etc.»

Un rôle de pionnier

Il tient à revenir sur l'importance du Dominion Drama Festival, lequel a constitué «un tremplin formidable pour

certaines interprètes et auteurs». Ayant participé à cet événement en tant qu'acteur (il y a d'ailleurs décroché des prix d'interprétation), Millette affirme que ce festival a largement contribué à le fortifier dans ses intentions de consacrer sa vie au jeu.

«Marcel Dubé, rappelle-t-il, y a également fait ses débuts avec *Zone*, dont la première version intitulée *De l'autre côté du mur* avait été jouée l'année précédente; Paul Buissonneau aussi. Paul avait acquis un solide métier à *La Roulotte*, ce cadeau magnifique de Claude Robillard.» Il signale que c'est d'ailleurs monsieur Robillard qui a poussé Buissonneau à participer à ce festival. «La première fois, Paul y a donné un mimodrame qu'il avait imaginé pour sa *Roulotte*. L'année suivante, il a présenté Orion le tueur, une œuvre plus conséquente».

C'est grâce au succès de *La tour Eiffel qui tue*, présentée au DDF que Buissonneau a été vraiment découvert et qu'est né ensuite le Théâtre de Quat'Sous de Montréal (1955) dont Jean-Louis Millette est devenu partie prenante en 1964 lorsqu'il s'est agi d'acheter une synagogue désaffectée, avenue des Pins, pour la transformer en un petit théâtre, le Quat'Sous d'aujourd'hui.

Deux phares

Jean-Louis Millette a la conviction que ce sont aussi certains comédiens qui donnent au théâtre son dynamisme: «Dans la vie d'un acteur et dans l'expérience d'un spectateur, tout comme dans l'histoire du théâtre, il y a des rencontres qui marquent», souligne-t-il, persuadé que tous ceux qui ont eu la chance de voir jouer des bêtes de scène comme Guy Hoffmann ou Dyne Mousso en ont gardé le souvenir d'une expérience inoubliable. «Quand j'ai vu madame Mousso dans la première mouture de *La Mouette*, ainsi que dans *Mère courage...*, j'en ai été profondément bouleversé! Elle m'a donné le goût de ce métier, témoigne-t-il. Elle jouait sa vie et sa mort chaque fois qu'elle montait sur scène. Ce qui est énorme!»

Millette avoue ne pas connaître d'autre comédienne qui soit allée aussi loin. Quant à Guy Hoffmann, il possède, selon lui, un génie unique de la scène: «Il avait un

don spontané. Il était provocant pour le spectateur que j'étais. Sur un autre mode, Olivier Guimond possédait ce même talent.» Millette raconte que Guimond pouvait tenir la scène 45 minutes avec un escabeau, un pot de peinture et un pinceau, sans parler, à partir d'un canevas d'une demi-ligne. «Les gens l'ont connu par la télé; c'est surtout au théâtre qu'il excellait», précise-t-il.

Il se réjouit de voir apparaître des interprètes comme Lothaire Bluteau qu'il a trouvé exceptionnellement généreux dans *Being at home with Claude*, Elise Guilbault, Pascale Montpetit et Sylvie Drapeau, qu'il admire beaucoup. «J'ai côtoyé Benoît Brière à l'École nationale; il sent les choses et joue d'instinct, comme monsieur Guimond. J'envie cette forme de générosité, d'implication totale, d'impudeur qui leur permet de risquer autant, avoue-t-il. C'est aussi stimulant pour l'acteur que je suis devenu que pour les spectateurs.»

Le pouvoir de la radio

Jean-Louis Millette a l'impression que la radio a fait beaucoup pour sensibiliser un nouveau public au théâtre: «J'étais tout jeune lorsque la radio a fait son nid dans les foyers québécois en 1939. J'avais l'oreille collée au poste; je suivais surtout les émissions quotidiennes destinées aux enfants: Madeleine et Pierre à CKAC et Yvan l'Intrépide à Radio-Canada.» Millette raconte qu'à 12 ou 13 ans, il se sauvait du collège Sainte-Marie, courait à CKAC et prenait l'ascenseur pour aller observer à travers la vitre comment se faisaient ces radioromans pour enfants. Gentiment, on tolérait la présence de cet enfant curieux et passionné; «J'étais très impressionné de découvrir les interprètes en chair et en os qui prêtaient leur voix aux personnages que j'aimais.»

Il raconte que ces expériences stimulaient son imaginaire et l'incitaient déjà à inventer des visages et des corps qui pouvaient s'ajuster aux voix. «Avec l'arrivée de la radio, on a prédit la mort du théâtre; même prophétie à l'arrivée de la télévision. On réalise maintenant combien ces médias ont fait connaître le théâtre et en ont donné le goût aux gens», fait observer Millette, nullement inquiet de l'avenir de la fréquentation des théâtres: «Il n'y a ap-

paremment pas tellement plus de spectateurs qu'il n'y en avait il y a 30 ans, explique-t-il, mais il faut se souvenir qu'alors, il y avait surtout de tout petits théâtres. Il y en a maintenant de grands, les productions se sont multipliées et la fréquentation se maintient. Il y aura toujours place pour le mot, la langue, la parole et l'émotion, matériaux premiers du théâtre.»

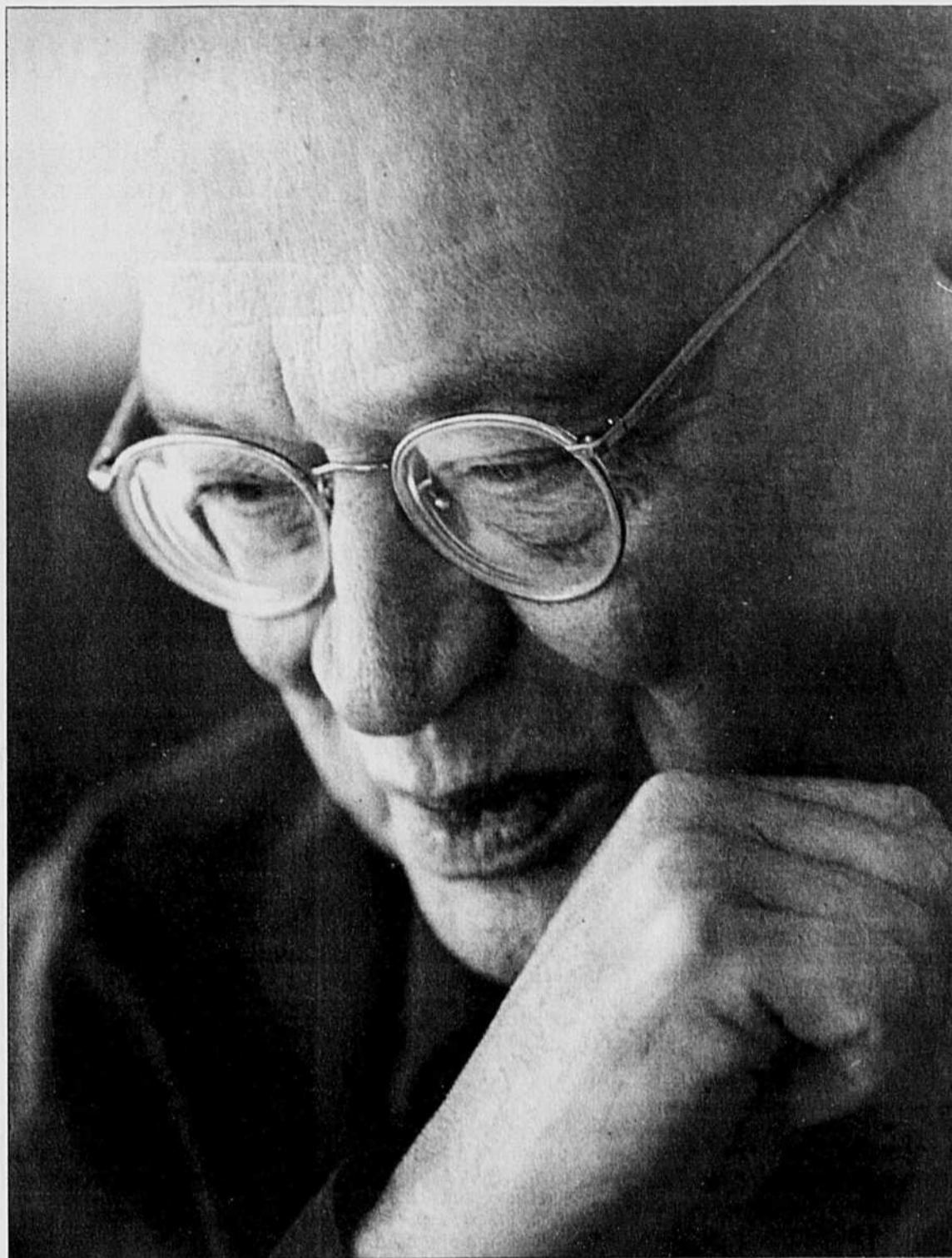
Un théâtre pétillant

En 1995, le comédien a passé six mois à Paris où il a assisté à une centaine de pièces. Tout bien considéré, il se dit assez déçu de ce qu'il y a vu, tant en ce qui a trait au jeu qu'à la mise en scène et la dramaturgie; «Je me suis rendu compte que j'étais satisfait du travail accompli au Québec et que, toute proportion gardée, c'était beaucoup plus pétillant ici sur tous les plans, celui de la dramaturgie, en particulier.» Au retour de son séjour parisien, en voyant jouer ses collègues, il a été frappé de constater à quel point ils savaient s'impliquer davantage sur le plan affectif; «Le théâtre, c'est le verbe, mais c'est aussi l'émotion.»

Dire que Jean-Louis Millette travaille énormément serait peu dire: avec *The Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay, un solo bouleversant auquel il est maintenant identifié et qui fait salle comble à chaque reprise, il inaugurerait une nouvelle salle de théâtre à Chicoutimi l'automne prochain. *Dragonfly* tournera également dans les maisons de la Culture avant de s'envoler pour Vancouver.

Lorsqu'il l'a joué à Rome, en 1997, Gianfranco Calligaris, auteur, metteur en scène et directeur de théâtre, a qualifié Millette de «comédien prodigieux, d'une profondeur et d'une puissance comme on n'en trouve pas en Italie». Au printemps 2000, Millette empruntera la dégaîne de l'«hénaurme» Falstaff de Shakespeare dans *Les Joyeuses Commères de Windsor* au TNM. Jusqu'en février 2001, entre lectures dramatiques et mémorisation de textes, il complète les tournages de *Bouscotte*, le téléroman de Victor-Lévy Beaulieu dans lequel il incarne Manu Morency.

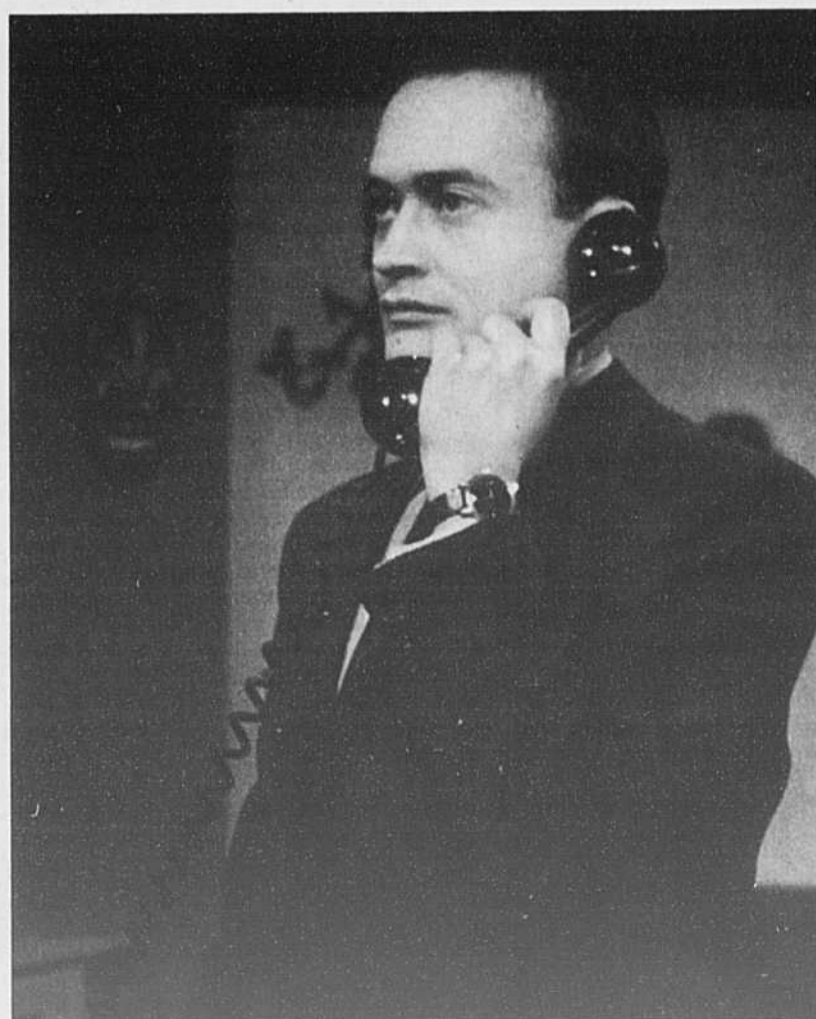
Conscient que la vitalité d'un théâtre tient à sa dramaturgie, Jean-Louis Millette souhaite que l'effervescence que l'on constate actuellement dans l'écriture dramatique québécoise puisse se maintenir.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lorsqu'il a joué *The Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay à Rome en 1997, Gianfranco Calligaris, auteur, metteur en scène et directeur de théâtre, a qualifié Millette de «comédien prodigieux, d'une profondeur et d'une puissance comme on n'en trouve pas en Italie».

«Je me suis rendu compte que j'étais satisfait du travail accompli au Québec»



Depuis plus de 40 ans, Jean-Louis Millette n'a cessé de prendre part à plusieurs aventures: télévision, radio, cinéma et théâtre.

ARCHIVES LE DEVOIR

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

Du 19 juin au 22 août 1999

St-Irénée, Charlevoix

Vendredi, 30 juillet
24 \$

Dale Bartlett et ses invités
Dale Bartlett, piano, Philippe Muller, violoncelle
Andrée Azar, violon, François Paradis, alto
Jean Michon, contrebasse, Geoffrey Thompson, trompette
Jean-Sébastien Bernier, flûte, Marie Picard, clarinette
œuvres de POULENC, SCHUMANN et HUMMEL
Hommage aux Jeunesses Musicales du Canada

Samedi, 24 juillet
24 \$

Martin Chalifour, violon
Andrée Azar, violon
Suzanne Goyette, piano
œuvres de MENDELSSOHN, JEAN-MARIE LECLAIR
MOSZKOWSKI, CHAUSSON et SAINT-SAËNS

Samedi, 31 juillet
28 \$

Une soirée Mozart
Les Violons du Roy
Direction: Bernard Labadie
Régis Pasquier, violon
Steven Dann, alto

Mercredi, 28 juillet
24 \$

Paul Watkins, piano et violoncelle
Martin Chalifour, violon
Steven Dann, alto
Desmond Hæbig, violoncelle
œuvres de BEETHOVEN, ARENSKY et BRAHMS

Les Brunches-Musique
24,50 \$

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

8 août Sylvain Naud, violon
Steve Normandin, accordéon
Répertoire français et musique tzigane

15 août Saldana
Musique sud-américaine

diffuseur officiel: chaîne culturelle Radio-Canada

RESERVATIONS: (418) 452-3535 poste 872
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872
Visitez notre site: www.cite.net/dforget

ARTS

CINÉMA

Paranoïa, quand tu nous tiens

ARLINGTON ROAD
Réal.: Mark Pellington. Scén.: Ehren Kruger. Avec Jeff Bridges, Tim Robbins, Joan Cusack, Hope Davis, Robert Gossett. Image: Bobby Bukowski. Montage: Conrad Buff. Musique: Angelo Badalamenti. États-Unis, 1999, 117 minutes. Cinéplex Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Pendant longtemps, nous avons cru que les pires calamités produites par la banlieue étaient surtout d'ordre écologique: la couche d'ozone amincie par la fumée des barbecues et le cortège de voitures sur des autoroutes bondées qui nous empoisonne la vie. Mais pour ce qui est d'offrir une existence paisible et d'élever ses enfants dans un cadre moral idyllique, la banlieue n'a pas son pareil... Dans *Arlington Road*, le réalisateur Mark Pellington (*Going All the Way*) et le scénariste Ehren Kruger n'en croient pas un mot: derrière les maisons coquettes se camoufflent de dangereux terroristes qui n'attendent qu'un geste pour tout faire sauter. Les deux voitures et la piscine hors terre ne sont que des paravents, un cordon de sécurité, histoire de ne pas éveiller la méfiance des esprits curieux.

Michael Faraday (Jeff Bridges), lui, trouve que ses voisins, Oliver et Cherly Lang (Tim Robbins et Joan Cusack), malgré leur air angélique et leur dévouement irréprochable à l'endroit de leurs enfants, en font un peu trop pour que cette attitude ne cache pas quelque chose. Ce professeur de collège, veuf depuis peu, est encore hanté par le souvenir de sa femme, tuée dans l'exercice de ses fonctions, lors d'une mission délicate concoctée par son employeur, le FBI. Après avoir secouru le fils d'Oliver et être rapidement devenu

un «ami de la famille», Faraday est de plus en plus convaincu des liens de ses voisins avec des groupes terroristes (petits mensonges, réponses évasives, plans d'édifices camouflés dans la maison, passé criminel d'Oliver, etc.). Il mènera sa propre enquête, suscitant la désapprobation de Broke (Hope Davis), son compagnon du moment, et d'un collègue de son épouse, Whit (Robert Gossett). En mettant un peu trop son nez dans les affaires des Lang, il verra de près ce qu'il enseigne à ses étudiants: le vrai visage du terrorisme «intérieur», celui pratiqué par des Américains racistes, xénophobes, homophobes, toujours prêts à blâmer l'État pour le fardeau des taxes et des impôts.

Après «l'ère du vide», comme le philosophe Gilles Lipovetsky qualifie les années 80, nous voici sans contredit entrés dans «l'ère du soupçon», tel que le disait le roman Nathalie Sarraute, expression qui pourrait maintenant désigner une époque où la confiance ne «régne» pas vraiment. Car avant de servir d'exutoire au drame d'Oklahoma City et d'être un signal d'alarme envoyé à l'Amérique, pour qu'elle prenne enfin conscience du germe de sa propre destruction qu'elle porte en elle, *Arlington Road* entretient une véritable paranoïa envers les autres, quels qu'ils soient, et pour qui se faire soi-même justice a remplacé la notion de «justice pour tous». Les simples citoyens doivent se débrouiller pour faire éclater une vérité que les autorités ne veulent pas voir, trop occupées à préserver leur propre pouvoir. L'ironie suprême de cette histoire alambiquée n'échappera à personne: l'action se déroule à Washington D.C., à l'ombre du Capitol et du siège social du FBI...

Certains cinéastes réactionnaires se croient obligés de donner «un



Tim Robbins joue le rôle d'Oliver Lang dans *Arlington Road*, un film de Mark Pellington.

bon show» pour que le spectateur puisse adhérer, minimalement, à leur délire paranoïaque. Quant à Pellington, il semble embourbé dans un scénario qui veut autant nous tirer les larmes (le drame personnel de Faraday, maintes fois évoqué, serait ce qui le motive à vouloir démasquer ses méchants voisins) qu'aviver notre conscience molle (le spectateur s'identifie souvent aux étudiants du professeur zélé, qui veut faire de ses cours une véritable tragédie grecque). La relation entre Oliver Lang et lui prend des siècles à véritablement se nouer, les indices jetant un soupçon sur les étranges voisins sont distribués au compte-

gouttes, et la machine s'emballer trop vers la fin, entraînant avec elle son lot d'in vraisemblances.

Si *Arlington Road* marque les débuts «sérieux» de Joan Cusack (*Working Girl, In & Out*), qui défend un personnage à la limite de l'inutile, il n'offre rien de transcendant à Jeff Bridges et Tim Robbins. Le premier joue toujours sur le même mode les héros solitaires prêts à voter pour les démocrates, alors que Robbins, avec son physique singulier et sa gueule d'enfant de chœur, n'inspire ni peur ni méfiance. Tous se retrouvent dans un film qui se donne des allures de bombe mais qui n'est qu'un pétard mouillé.

L'image de l'impuissance

S.

Écrit et réalisé par Guido Hendericks. Avec Natali Broods, Inge Paulussen, Jossé Depauw, Christine Van Pellicom. Image: Jan Vancaillie. Montage: Ewin Ryckaert. Belgique, 1999, 100 minutes. En version originale anglaise et flamande, avec sous-titres français.

MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

La dernière fois qu'un film belge s'est pointé sur nos écrans, il s'agissait de *Ma vie en rose*, l'excellente comédie d'Alain Berliner. La prochaine fois risque fort d'être celle de *Rosetta*, le dernier-né des frères Dardenne, à qui le jury du dernier Festival de Cannes a accordé la Palme d'Or. Aussi considérerons-nous *S.*, suspense psychologique sans queue ni tête signé Guido Hendericks (*Les Cochons de la Guinée, Skin*), comme le creux d'une vague entre deux crêtes.

S. prend l'affiche dans les salles montréalaises vendredi prochain, après un passage à Fant-Asia, ce soir et lundi, où il devrait trouver un auditoire complaisant. Chose qui ne lui nuira pas, puisqu'en dehors des événements à haute densité «cinématographique», S. risque fort de ressembler à ce qu'il est réellement: un sous-produit réactionnaire du *Répulsion* de Polanski, ou bien une variation peu inspirée de *C'est arrivé près de chez vous* du trio belge Poelvoorde-Belvaux-Bonzel, ou encore la suite désespérément logique de *A Gun For Jennifer*, une niaiserie sans nom présentée à Fant-Asia en 1997. En d'autres mots, on a affaire ici à un exercice formel prétentieux et faussement post-féministe, arrimé au récit improbable d'une jeune femme en quête d'elle-même (de son nom, on ne connaît que l'initiale, le S du titre), qui traîne

un mal de vivre nourri par un obsédant souvenir d'inceste que ravive la mort récente de son père.

Du reste, S. (Natali Broods) est une paumée dans la vingtaine qui, sous ses airs de punkette défrisée, cache un cœur tout ce qu'il y a de plus conservateur. Aussi, lorsque son amant se met à baiser son ancienne petite amie sous ses yeux, n'a-t-elle d'autre réaction que celle de sortir un revolver et de tirer. Une révolte contre toute forme d'abus se met en branle, avec comme exutoire la demi-douzaine d'hommes qui auront eu le malheur de bander pour elle. La relation amoureuse mouvementée dans laquelle elle s'engage, avec un collègue du peep-show où elle travaille (Inge Paulussen), ne suffira pas à calmer sa rage mais fournira au scénario un pivot dramatique qui, autrement, lui ferait cruellement défaut.

Quel sentiment d'exaspération provoque le spectacle racoleur et triste de ce film qui ne mène nulle part, avec pour tout guide un personnage privé de l'épaisseur psychologique qui justifierait son incursion dans la folie meurtrière. Déplacée d'une scène à l'autre, comme une marionnette, au gré des fantasmes que le cinéaste racoleur s'entête à mettre en images, S. est un non-personnage, un instrument dramatique sans ressort.

Difficile, dans des circonstances aussi peu favorables, de mesurer le talent de la jeune interprète, Natali Broods, qui semble se prêter volontiers à cet exercice masochiste dont on ne saisira jamais les tenants et aboutissants, et qui confie sa folie par bribes à une caméra vidéo qu'elle trébale partout — selon un procédé narratif usé. Celui-ci témoigne en fait de la réelle faillite intellectuelle d'un film à la recherche d'un sujet, d'un thème, d'un ton et d'un climat, sans arriver à illustrer autre chose que son impuissance à les évoquer.



Une scène de *S.*, un film de Guido Hendericks

«... UN GRAND BRAVO, ET TOUTE MON ADMIRATION.»
— Roger Ebert, "SISKEL & EBERT"

STAR WARS

EPISODE I

www.starwars.com

A L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Piccadilly)	LAURENCE	MEGA PLEX GUZZO	LES CINÉMAS GUZZO
LAVAL (Galerie)	TASCHEREAU 18	LONGUEUIL (Place)	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE
LES CINÉMAS GUZZO	TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO	ST-THÉRÈSE 8	GALERIES ST-HYACINTHE
CHATEAUGUAY ENCORE	PLAZA DELSON	CARREFOUR DORION	PLAZA REPENTIGNY	CARREFOUR DU NORD
				ST-JÉRÔME

PRÉSENTÉ EN SON

FAUBOURG	POINTE-CLAIRE	PRÉSENTÉ EN JDD/	PRÉSENTÉ EN PRIVÉ
CAVENDISH (Mati)	SPHERETECH 14	LACORDAIRE 11	MEGA PLEX GUZZO
			POINTE-CLAIRE

« LA PLUS GRANDE SURPRISE DE L'ÉTÉ. »

ON Y RIT AUTANT QU'ON Y CRIE.

David Polonsky, TNT ROUGH-CUT.COM

LAC PLACIDE

PHOENIX

www.lacplacide.com

A L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Piccadilly)	LACORDAIRE 11	MEGA PLEX GUZZO	ST-BRUNO
LAVAL (Galerie)	BOUCHERVILLE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	ST-JÉRÔME
CHATEAUGUAY	STE-THERÈSE 8	LES CINÉMAS GUZZO	ST-HYACINTHE	ST-EUSTACHE
VALLEYFIELD	BOUCHERVILLE	CHATEAUGUAY	LAVAL	

PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!
Récipiendaires de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG
COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

LE VIOLON ROUGE

Un film de François Girard

À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

«Un film magnifique, stimulant!»
— Marc André Lussier, La Presse

«Un jeu d'acteurs exceptionnel!»
— Paul Hesse, Journal de Montréal

«merveilleux...»
L'Honneur des Winslow est une oeuvre élégante et raffinée!
— John LaRocca, The Gazette

L'Honneur des Winslow

UN FILM DE DAVID MAMET

À L'AFFICHE!

version française QUARTIER LATIN v.o. anglaise FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON

La Traviata à Trinidad

Des malheurs peu convaincants

ANGEL IN A CAGE
Réalisation et scénario: Mary-Jane Gomes. Avec Tony Nardi, Maurina Gomes, Christopher Pinheiro, Damon D'Oliveira, Jessica Carol, Shirley Granny. Image: Raymond J. Boyle. Montage: Pia Di Ciaula et Jay Houpt. Musique: Kirk Elliott. Canada, 1999, 92 minutes. Cinéplex Odéon

ANDRÉ LAVOIE

Malgré un décor paradisiaque et un climat favorable, on peut s'ennuyer ferme dans les Antilles. C'est du moins le sentiment qui afflige la pauvre Carmina (Maurina Gomes) dans *Angel in a Cage* de Mary-Jane Gomes. Celle-ci ne rêve que de retourner au Portugal pour y revoir sa mère, au lieu de connaître à Trinidad une existence terne et sans joie avec un mari, Alviro (Tony Nardi), obsédé par la réussite financière, qui ne souhaite qu'une chose: avoir un garçon qui perpétuera son nom et auquel il léguera son vignoble. Malheureusement, dans les années 20, il ne suffit pas à une femme de revendiquer son indépendance pour l'obtenir. Coincée entre sa fille adorée, un beau-frère, Bosie (Damon D'Oliveira), ex-

pléité sans scrupules par Alviro, et un cousin, Lucio (Christopher Pinheiro), qui aimerait être beaucoup plus pour elle, Carmina, avec une santé fragile et une toux tenace, arrive difficilement à s'imposer.

L'album de famille

Mary-Jane Gomes connaît bien cette partie du monde, pour être elle-même originaire de la Guyane et avoir vécu quelques années à Trinidad. Pour ce premier long métrage de fiction, on dit qu'elle aurait puisé dans quelques souvenirs familiaux, particulièrement dans ceux de sa grand-mère, afin de raconter l'amertume d'une femme emmurée vivante par un mariage qui lui apporte peu de satisfaction. Le ton général du film se veut intimiste, lorsque Carmina dévoile quelques pages de son journal intime, introduisant le spectateur dans un monde intérieur où les frustrations le disputent au désir de liberté.

Même si le récit se déroule en plein milieu d'une nature luxuriante et sous un soleil de plomb, les personnages demeurent confinés entre le vignoble et la maison du couple, ce qui donne au film une atmosphère de claustrophobie qui le handicape sérieusement. La réalisation de



Maurina Gomes (Carmina) et Christopher Pinheiro (Lucio) dans *Angel in a Cage* de Mary-Jane Gomes

Gomes n'allège rien. Celui-ci filme toute l'histoire de manière si conventionnelle qu'il faut une bonne dose d'abnégation pour compatir aux misères de cette Violetta des Antilles. Qu'il s'agisse des confidences amères de l'épouse négligée et souffreteuse à son journal intime ou des accès de colère du mari contre le pauvre Bosie ou le cousin trop empressé auprès de Carmina, tout est aplati par la mise en scène qui ne reflète jamais le caractère bouillonnant ou tourmenté des personnages.

Des visages familiers

La distribution est surtout dominée par Tony Nardi, un acteur qui tourne à la fois au Québec et au Canada anglais, pour André Forcier (*Kalamazoo, Une histoire inventée*) et Paul Tana (*Café Italia Montréal, La Sarrasine, La Déroute*), mais aussi pour Atom Egoyan (*The Adjuster, Speaking Parts*). Dans *Angel in a Cage*, son personnage de petit «boss» obstiné et

sans envergure n'est d'ailleurs pas sans rappeler Joe Aiello dans *La Déroute*: même brusquerie, même insensibilité, même obstination qui le conduira à perdre cœur qu'il aime. Il est secondé par la figure plus discrète de Maurina Gomes, dans le rôle quelque peu ingrat de la femme soumise et fragile, sous l'emprise totale de son mari.

Un cadre historique original ainsi qu'un environnement peu exploité par le cinéma canadien ne réussissent pas à faire d'*Angel in a Cage* un film qui se distingue au-delà de ces deux particularités. Contrairement à ce que les personnages tentent de nous faire croire, cette histoire d'amours déçues, d'ambition démesurée et de jalousie destructrice n'inspire aucune réelle passion. Quoi qu'on en dise, cette froideur est sans aucun doute un des maux les plus répandus chez les cinéastes du Canada anglais. Visiblement, même le soleil des Antilles n'y peut rien.

« Le film irradie de vitalité, il est rempli d'observations justes et déliantes sur l'humanité. »
— VARIETY

UNE PRODUCTION DE JEAN BREHAT ET RACHID BOUGHAREB

BEYROÛT

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ZIAD DOUHEIRI

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!

v.o. avec sous-titres français

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

12 h 45 - 15 h 00 - 17 h 20
19 h 40 - 22 h 00

LES ARTS

DANSE

Un été tout en couleurs

Pour sa troisième année d'existence, le Festival des Arts de Saint-Sauveur propose, du 30 juillet au 15 août, une programmation estivale de danse unique. Du Ballet Kirov au flamenco de José Greco II, le village des Laurentides offre à l'amateur l'occasion de découvrir des compagnies trop rares de passage au Québec.

ANDRÉE MARTIN

Aucune équivoque possible, le Festival des Arts de Saint-Sauveur vient définitivement combler une lacune dans la programmation estivale de danse dans la région métropolitaine, mais aussi, et de manière beaucoup plus générale, au Québec. Pratiquement inexistant à Montréal et dans l'ensemble de la Belle Province pendant toute la période de l'été, la danse s'installe lentement mais sûrement au cœur de ce festival consacré principalement aux arts de la scène.

Formule revue et corrigée de l'ancien festival d'Hiawatha de Sainte-Agathe, qui encourageait la création en danse — un spectacle comme Bagne de PPS Danse a bénéficié, à l'époque, d'une résidence de création à Hiawatha —, le tout jeune festival de Saint-Sauveur s'est donné la noble vocation de promouvoir la danse. Mandat pour le moins risqué et audacieux, si l'on considère que la danse demeure encore aujourd'hui, et malgré le succès de certaines

compagnies montréalaises sur la scène internationale, parmi les arts les plus difficiles à vendre. «Nous avons élaboré le concept du festival à partir d'une idée beaucoup plus large qu'un festival uniquement consacré à la danse», explique Jacques Desjardins, coordonnateur général du festival. «Nous étions tout à fait conscients que si nous voulions approcher la communauté francophone de la région, qui est plus naturellement orientée vers la musique et le chant, il était important d'inclure un volet musical à la manifestation. Les gens d'ici n'étaient pas nécessairement des adeptes de la danse. Il fallait les initier, et donc faire attention au type de programmation choisi.» À partir de ce premier constat, le comité artistique, composé entre autres de Camilla Malashenko — ancienne critique de danse au journal *The Gazette* — et de Lou Gordon — ce dernier a mis sur pied, en 1991, le tout premier festival d'Hiawatha —, a opté pour une orientation conservatrice, avec comme dominante la danse classique.

La première et la seconde édition du festival a donc vu débarquer dans le village de Saint-Sauveur une sélection de danseurs de compagnies prestigieuses comme le Royal Winnipeg Ballet, le Ballet National du Canada, le Royal Swedish Ballet, le Ballet de Saint-Petersbourg. Contrairement à la plupart des jeunes festivals à vocation artistique, le Festival des Arts de Saint-Sauveur mise sur les grands noms et le prestige des compagnies, bref, sur l'excellence. D'ailleurs, son volet musical, avec cette année la présence des Violons du Roy et de l'ensemble Amati, n'est pas en reste.

L'une des dimensions les plus représentatives et les plus intéressantes de ce festival aux couleurs de l'été, c'est sans conteste le volet création. Avec un concours international de chorégraphie et de musique pour la danse, Saint-Sauveur se démarque résolument. «Au festival nous avons un peu une philosophie de pionnier. D'ailleurs, nous essayons toujours de conserver un équilibre entre l'espace pionnier et l'élite internationale. Nous voulons évidemment trouver de nouveaux publics. Mais nous avons aussi des visées sur la création, avec entre autres, le concours. L'aspect éducatif est important pour nous. Nous ne voulons pas que les gens viennent uniquement voir un spectacle. Nous souhaitons qu'ils retiennent quelque chose de tout ça. Pour nous, il est important qu'ils aient appris quelque chose de nouveau, qu'ils repartent avec un plus culturel. Nous ne désirons pas avoir uniquement une vocation de divertissement.» À des bourses totalisant 12 500 \$ s'ajoute, pour les lauréats, une résidence de création, avec des répétitions ouvertes au public. La création réalisée dans le cadre de la résidence est ensuite présentée en première au festival. Le suivi offert par une telle formule permet aux artistes, souvent en début de carrière et sans véritable structure de production, de bénéficier d'un cadre propice à la création. Cette année, c'est à Benjamin Hatcher, danseur aux Grands Ballets Canadiens et lauréat du concours de l'année dernière, que revient la chance de profiter d'un tel appui et de présenter, le 11 août à 19h30, sa toute dernière création.

Une programmation opulente

On pourrait critiquer le festival en soulignant l'absence de volet véritablement contemporain, aspect le plus dynamique mais aussi le plus risqué de la création en danse. Cependant, comme le festival souhaite demeurer un festi-



NICOLE RIVELLI

Vanessa Convery et Louis Robitaille dans une chorégraphie de Dominique Dumais

val d'été, c'est-à-dire plus accessible et plus léger — les représentations ont lieu sous un chapiteau et en plein air —, les choix des trois premières éditions demeurent tout à fait dans le ton, voire riches, à en juger par le nombre de compagnies invitées (cinq compagnies en tout) et les noms inscrits cette année.

En effet, 15 danseurs du célèbre Ballet Kirov, institution entre toutes du ballet classique, gloire de la Russie et de l'ancienne URSS qui a vu grandir les Noureev et Baryshnikov, seront à Saint-Sauveur les 30, 31 juillet et 1^{er} août. Avec la danseuse étoile Diana Vishneva, ils présenteront, comme eux seuls savent le faire, des extraits des grands classiques du ballet, dont le pas de deux de la *Belle au bois dormant* (Marius Petipa), un duo extrait de *Schéherazade*

de Michel Fokine (musique de Rimsky-Korsakov), et des extraits du *Carnaval de Venise* de Marius Petipa. Côté danse du monde, sensualité et fougue avec José Greco II et Carmela Greco, fils et fille du danseur espagnol José Greco, qui présenteront un programme de flamenco du 13 au 15 août. Plus connus du public montréalais et québécois, les Ballets Jazz de Montréal, sous la direction artistique de Louis Robitaille, dont on peut saluer le dynamisme et l'audace au sein de la compagnie, présenteront un spectacle empreint de modernité, concocté pour le nouveau millénaire. Présenté le 3 août seulement, le programme sera composé, entre autres, d'une nouvelle création de Dominique Dumais, espoir du ballet contemporain de la fin des années 90.



SOURCE FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

La prima ballerina du ballet Kirov, Diana Vishneva

Nuits d'Afrique

La musique vaudou de Boukman Eksperyans

Un peuple à la recherche de lui-même

Depuis 20 ans, contre vents et marées, le groupe Boukman Eksperyans fait vibrer Haïti sur les rythmes vaudous. Sa mission: redonner au peuple haïtien des raisons de croire en lui-même. Le Festival Nuits d'Afrique, qui se poursuit encore jusqu'à dimanche, donne l'occasion aux Montréalais d'entendre cette musique-espoir. Retour sur le passé.

VINCENT DESAUTELS
LE DEVOIR

On la surnomme la «Perle des Antilles» et pourtant, aux yeux d'un Nord-Américain, Haïti n'en finit plus de s'enfoncer dans le marasme. Depuis le départ de Jean-Claude Duvalier en 1986, le peuple attend toujours des lendemains qui chantent dans la petite république qui occupe le tiers occidental de l'île Hispaniola. Qui se souvient encore que sous l'occupation française, elle fut la plus prospère des colonies et qu'elle exportait à elle seule plus de sucre, de café et de tabac que toutes les autres îles réunies?

L'époque coloniale n'aura tout de même fait qu'un temps. Haïti, faut-il le rappeler, fut l'une des premières colonies à obtenir son indépendance, à une époque où l'Afrique attendait encore de subir le joug du colonialisme européen. C'était en 1804. Après plusieurs années de luttes, le légendaire Toussaint L'Ouverture menait l'ancienne colonie vers la liberté et fondait, de ce fait, la toute première nation noire indépendante.

Il y aurait de quoi être fier de cette histoire à nulle autre pareille. Mais l'identité haïtienne n'a jamais été de celles qu'on revendique haut et fort, surtout depuis les dictatures des Du-

valier père et fils. «Beaucoup d'émigrés préféraient se dire Brésiliens ou Martiniquais plutôt que d'avouer leur origine haïtienne», confirme Théodore Beaubrun Jr., dit «Lôlo», leader du groupe haïtien Boukman Eksperyans, qui donne un concert ce dimanche 25, dans le cadre du Festival Nuits d'Afrique.

Que s'est-il donc passé pour que l'identité et la culture haïtienne soient si mal en point près de deux siècles après l'indépendance? «Dès le début, nos élites ont préféré imiter les Français. Nous avons hérité d'un Etat cadavre depuis 1804. On nous a toujours prêché contre nous-mêmes, l'école nous enseignait que la culture haïtienne était satanique», résume Lôlo Beaubrun. D'évidence, l'homme n'est pas un chanteur populaire ordinaire; son discours témoigne d'une connaissance et d'un amour du pays, de son histoire et de sa culture, comme on en voit peu.

Pour comprendre l'attitude de Lôlo Beaubrun, il faut retourner aux origines du groupe Boukman Eksperyans, en 1978. D'abord le nom: Boukman était le nom d'un prêtre vaudou qui, à la fin du XVIII^e siècle, avait présidé à l'union des esclaves africains de diverses origines. Exécuté en 1791, il demeure l'un des principaux inspirateurs de l'indépendance. Le groupe de Lôlo Beaubrun a repris son nom pour mieux revendiquer l'héritage spirituel du «prophète» qu'il était. «J'ai fondé le groupe par nécessité», raconte aujourd'hui son leader. «On était en train de perdre notre culture, il fallait faire quelque chose. Nous étions mal en point mentalement, nous en étions venus à renier notre propre culture. La création de Boukman Eksperyans fut comme une illumination.» Le terme n'est pas trop fort: Lôlo et son groupe poursuivaient un but bien précis: revenir à la musique vaudou et à ses rythmes, pour réhabiliter ce qui représente une part importante de la spiritualité haïtienne. «On ne jouait plus la musique vaudou dans les villes, ou alors sous le couvert. Nous avons voulu apporter le temple sur le stage, le mixer à nos influences musicales.» Il est vrai que, sous la dictature, les rythmes en vogue étaient plus sages. Les rythmes «ra-ra» et tout ce qui appartenait à la culture vaudou étaient associés au «monde en dehors», à ces gens que le régime cherchait à marginaliser, pour mieux défendre une

vision idéalisée de la civilisation, copiée sur l'Occident.

Vaudou. Le mot à lui seul fait frémir les Blancs. Il évoque l'exotisme, la cruauté de certains rites dont on ne voit que le côté spectaculaire et qu'on range trop facilement parmi les pratiques dites primitives. Mais le vaudou, au-delà des clichés simplistes, fait partie de la culture haïtienne, il en est le fondement: «C'est plus qu'une religion, c'est une façon de vivre, une façon d'être», explique Lôlo Beaubrun. Le vaudou haïtien n'est pas celui d'Hollywood, ni celui des missionnaires qui n'ont jamais cherché à le comprendre. Vaudou veut dire «esprit». Vaudou signifie connection avec l'esprit.

De ce point de vue, la fonction première d'un groupe comme Boukman Eksperyans est essentiellement spirituelle; ce n'est que par la suite qu'elle est devenue sociale et politique. «Il s'agit de trouver notre identité physique et culturelle, d'extirper les complexes incarnés chez l'Haïtien», considère Lôlo. Dans la mentalité vaudou, l'homme cherche à atteindre un certain équilibre, avec lui-même et avec les éléments. Cet équilibre est désigné par un mot: Ginen. Boukman Eksperyans a voulu revaloriser les racines de la spiritualité vaudou, héritage de la rencontre entre l'Afrique et les Antilles.

Cette recherche d'un équilibre spi-

rituel au plan individuel trouve son prolongement sur le plan social dans le «Jacou». Il s'agit d'un mode de vie inspiré de l'Afrique, très familial, fondé sur l'équilibre de la communauté, où chacun a une place. «C'est l'aspect social et politique du vaudou, soutient le leader du groupe. Nous, les Haïtiens, n'avons jamais vraiment compris le capitalisme, ni le communisme d'ailleurs, mais nous comprenons le mode de vie jacou qui nous est propre.»

Boukman Eksperyans s'est donc imposé comme chantre de la culture haïtienne, glorifiant à travers sa musique les valeurs trop longtemps ostracées par une élite obnubilée par la civilisation occidentale. Le parcours n'a pas toujours été facile: répression, exil, harcèlement: voilà le lot quotidien des musiciens de Boukman Eksperyans depuis 20 ans. Jamais, pour autant, ils n'ont songé à quitter le pays qui les a vus naître: «C'est capital pour nous de rester là-bas», insiste Lôlo Beaubrun; c'est là que notre message doit passer. On sent d'ailleurs un encouragement à tenir bon, on se sent sup-

portés par le peuple.» Le chanteur observe des progrès dans l'acceptation de cette culture longtemps honnie: «Depuis tout ce temps, il est rentré quelque chose dans la tête de l'Haïtien. Les racines ne sont heureusement pas très loin. Les gens n'ont plus honte d'écouter la musique vaudou; ils ont besoin de cette musique. On commence à s'accepter.»

Sans doute s'agit-il d'un pas dans la bonne direction, mais beaucoup reste à faire, s'il faut en croire Lôlo Beaubrun et son groupe, dont le plus récent album s'intitule *Révolution*: «Nous avons eu de nombreux problèmes avec les militaires sous le Général Avril, et ils n'ont fait que s'amplifier depuis. C'est qu'à travers notre musique, nous critiquons ouvertement le régime; nous voulons de véritables serveurs de l'Etat, pas des politiciens, ni des gens qui travaillent pour leur poche.» La révolution que défend Boukman Eksperyans est certes nécessaire, mais elle est non violente: elle passe par la culture d'un peuple qui se reconnaît enfin.



PHYLLIS GALEMBO

Le groupe Boukman Eksperyans

Festival des Arts de St-Sauveur

30 juillet-15 août 99

Wilhelmmina	Les Violons du Roy	4 août
Fernandez et l'OSL	Le Grand Chœur de Montréal (Carmina Burana)	8 août
7 août	Juan Carlos Caceres	10 août
Information, réservation: 450 227-9935	Natalie Choquette et Amati	12 août

Forfaits souper-spectacle-hébergement-petit déjeuner

Condos Mont St-Sauveur	1-800-363-2426
Manoir St-Sauveur	1-800-361-0905
Auberge Mont Gabriel	1-800-668-5253
Relais St-Denis	1-888-997-4766
Hôtel L'Eau à la Bouche	1-888-828-2991

LES CONCERTS SPIRITUELS PRÉSENTENT

Festival d'orgue

à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Roy les mercredis de l'été à 20 heures

THÈME: L'INTEGRALE DE L'ŒUVRE POUR ORGUE DE FRANZ SCHMIDT (1874-1939)

MERCREDI 28 JUILLET 1999

Willibald Guggenmos (Allemagne)

Au programme: Œuvres de Sowerby, Liszt, Bossi et Schmidt

Billets: Parterre: 8 \$, 10 \$, 12 \$ Tribune: 16 \$

Renseignements: (514) 733-8211

ARTS

JAZZ

Une nouvelle étiquette est née

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y eut d'abord Justin Time. Fondée au début des années 80, celle-ci est l'ainée des étiquettes montréalaises de jazz. Si ses pochettes comptent parmi les plus laides ou les moins soignées du genre, le contenu, la musique donc, est plus que convaincant. Qu'on songe seulement aux productions du saxophoniste Hamiett Bluiett.

Puis, au cours de la présente décennie, on a assisté à la naissance de l'étiquette DSM. Sous des dehors aussi sobres que sombres, parce que le noir, couleur du néant, domine le blanc, couleur du rien, DSM a eu le flair d'enregistrer les saxophonistes Dave Turner et Dylan Cramer, les pianistes Jean Beaudet et John Hicks et quelques autres des meilleurs musiciens évoluant entre Halifax et Vancouver.

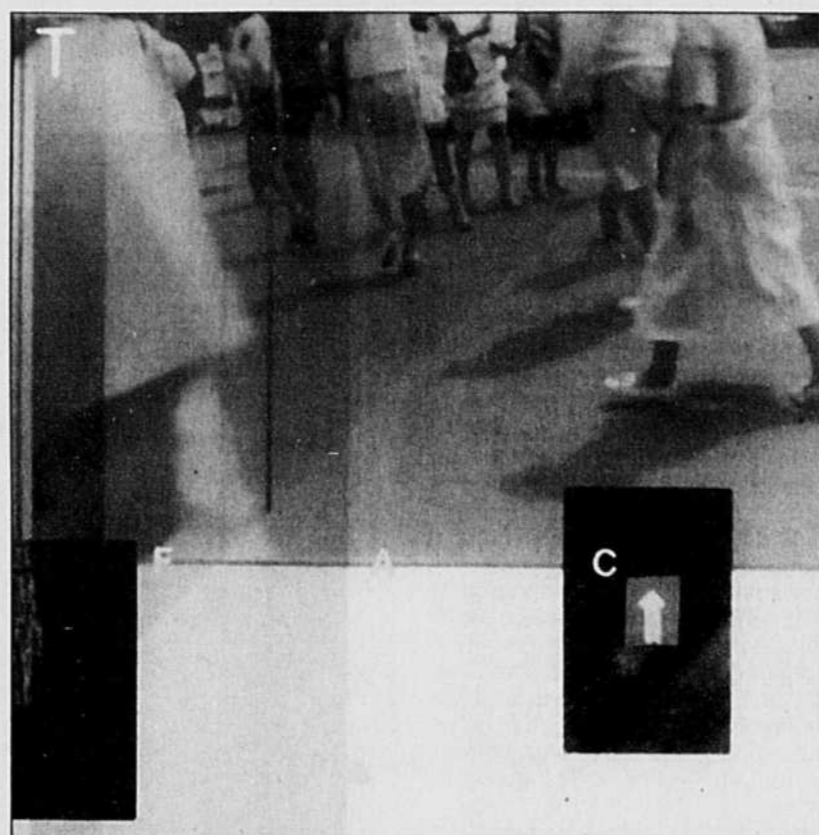
Parallèlement ou simultanément, le contrebassiste Sylvain Gagnon a

créé, à DSM, l'étiquette Lost Chart. Si la présentation est inégale, si parfois elle est ce qu'elle doit être, c'est-à-dire jazz, si parfois elle n'est pas ce qu'elle devrait être parce qu'elle rappelle trop le design à la mords-moi-le-neoed des albums de rock dit progressif, Lost Chart peut se vanter, entre autres choses, d'avoir produit un des meilleurs albums du temps présent comme du temps passé. Il s'agit de cette production signée récemment par le contrebassiste Daniel Lessard.

Ces trois compagnies se sont ajoutées une quantité appréciable d'auto-productions. Le topo, on s'en doute, est toujours le suivant: avec des bouts de rien, un musicien fait un album qui, en général, demeure introuvable, parce que la distribution, encore elle, toujours elle, ne suit pas. Ou plus exactement, parce que les distributeurs abusent de l'immense pouvoir qu'ils détiennent sur l'univers de la note bleue.

Voilà qu'il y a quelques semaines à peine, un ensemble de musiciens, agacés par le conservatisme ambiant, et donc animés par la volonté de changer le cours des choses, de ces choses, précisément, sur lesquelles ils détenaient un certain pouvoir, ont fomenté un coup musical. Ils ont fondé une nouvelle étiquette. Ils l'ont baptisée Effendi.

Ces musiciens, regroupés autour du contrebassiste et homme à tout faire Alain Bédard, sont le guitariste Sylvain Provost, les pianistes Yvan Léveillé, Daniel Thoun et Thurn Von Franke, les saxophonistes Frank Lozano et



Joel Miller, la chanteuse Carole Therrien, le batteur Claude Lavergne, ainsi que les contrebassistes Norman Lachapelle et Tommy Babin.

L'idée du collectif a germé au Cabaret du Saint-Sulpice. Elle est née, ainsi que l'a confié Alain Bédard, comme suit: «Je suis responsable du son au Saint-Sulpice. Un jour, Frank Lozano

m'a signalé qu'il voulait faire un album. Un autre jour, Sylvain Provost m'a signalé qu'il avait enregistré un album mais qu'il avait des petits défauts de son. Un autre jour encore, Joel Miller m'a dit qu'il était insatisfait des expériences qu'il avait eues avec d'autres compagnies, mais qu'il avait des projets.

«Pour ma part, j'avais constaté à la

faveur de mes expériences en tant que preneur de son, producteur de spectacles mais aussi de contrebassiste que les musiciens, comparativement aux danseurs, aux gens de théâtre et autres, ne savaient pas tellement bien s'organiser. Qu'ils ne savaient pas faire face à toutes les facettes qu'implique la production d'un album.

«Avec Effendi, je ne leur cache rien. J'essaye de leur inculquer ce qu'est l'industrie. Je leur explique le cheminement de l'enregistrement jusqu'à la distribution, en passant par la promotion et le design de l'album. Ce qu'on cherche à faire, c'est créer une force. Créer des événements dans les grands centres de jazz de Halifax à Vancouver.» A cet égard, il est intéressant de noter que, si tous les musiciens d'Effendi habitent Montréal, plusieurs d'entre eux sont originaires d'Halifax, de Vancouver et de Toronto.

Déjà quatre disques

Fondée le 1^{er} avril dernier, Effendi a fait paraître depuis pas moins de quatre albums: F.A.C.T., Signal commun du pianiste Yves Léveillé, le duo par Sylvain Provost et Norman Lachapelle, et Acadian Folks Songs du guitariste Greg Amirault.

F.A.C.T., c'est F comme dans Frank Lozano, saxophoniste ténor et soprano; A comme dans Aron Doyle, trompettiste; C comme dans Claude Lavergne, batteur; et T comme dans Tommy Babin, contrebassiste. F.A.C.T., c'est le quartet qui a pris le risque, qui a fait le pari du jazz sans piano. Du jazz où l'improvisation peut s'avérer casse-gueule.

Toujours est-il que... Ils sont

quatre à échanger sur des tempos parfois d'enfer, parfois tout en retenue, des déclinaisons sonores qui ne sont pas sans faire écho au jazz avant-gardiste de la scène new-yorkaise. Il y a le son rond et très puissant de Babin, la présence rythmique très prononcée de Lavergne, le son vif, nerveux, dynamique de Lozano, et les mises en relief parfois savantes de Doyle. Le tout convaincra tous ceux qui exigent du jazz un constant renouvellement.

Par sa facture, le disque du pianiste Yves Léveillé est plus doux que celui de F.A.C.T. Plus introspectif ou peut-être plus propice à la méditation que celui de F.A.C.T. C'est très composé, bien composé. Rien ne dépasse. C'est comme si tout avait été savamment pesé. C'est très bien fait. Et cela a été fait avec Lozano, Mathieu Bélanger aux clarinettes, Jean-François Martel à la contrebasse et Sylvain Jalbert à la batterie. Signal commun est séduisant.

Enfin, le duo Provost-Lachapelle. C'est comme si ce disque avait été fait pour... A tout ce que vous vouliez savoir sur la guitare — la six cordes acoustique et la quatre cordes —, sans jamais oser le demander, Provost et Lachapelle y répondent. Un coup, c'est classique comme une guitare espagnole entre les mains de Segovia. Un coup, il y a un zeste de brésilien. Un coup, c'est aussi enjoué que du Django Reinhardt. A tous les coups, ils... étonnent!

A Effendi, il faut souhaiter très longue vie.

VITRINE DU DISQUE

Contre la fausse nostalgie, la vraie

ANDY FROST'S
PSYCHEDELIC PSUNDAY
TRIP 1
Artistes divers
Sony Music Special Products
SYLVAIN CORMIER

Vous l'avez dit? Je collectionne les films d'amateur 8mm tournés dans les années 40, 50 et 60. Pourquoi? Parce que, passionné par la période de l'après-guerre et les effets du baby boom, je n'ai pas trouvé plus fidèles traces de la vie des gens que sur ces bouts de pellicule. C'est mieux que les documentaires (parce que moins idéologiquement dirigés), et surtout, surtout, mille fois mieux que les œuvres de fiction portant sur ces années-là. Parce que livré tel quel: le filtre flou de la nostalgie ne teinte ni n'obscurcit. Autant j'apprécie l'immersion dans le passé et la recherche de

ses artefacts, autant j'abhorre la nostalgie, ce grand sac à provision de souvenirs où l'on jette tout péle-mêle. La récente sitcom américaine *That 70's Show*, par exemple. Peux pas souffrir ce fatras de références indifférenciées, où le festival de Woodstock et l'abdication de Nixon se noient dans le même plat de Captain Crunch. Ça me chatouille la fibre historique jusqu'à la varicelle.

Pareil pour cette compilation. *Psychedelic Psunday* est le substrat en 16 titres d'une émission rétro de la radio torontoise (Q107 Pure Rock), où l'on range sous le grand chapiteau psychédélique tout ce que le rock a produit entre 1965 et 1975. Vous direz que je me fais du mouron pour pas grand-chose, mais c'est ainsi: la p'tite bête puriste en moi fulmine. J'y peux rien, l'idée qu'on accole l'hallucinatoire *White Rabbit* du Jefferson Airplane, typique émanation de l'été 1967, au *Theme From Shaft* d'Isaac Hayes,

hymne national du soul noir des seventies, me fout en rogne. Il n'y a que trois ans entre les enregistrements, mais des mondes de musique les séparent. C'est évident, même pour l'oreille la moins entraînée. Le funk de Sly & The Family Stone à côté du rock progressif de Focus (*Hocus Pocus*)? C'est l'incompatibilité même. Que dis-je, l'allergie!

Je rêve d'émissions de radio thématiques, du genre de celle qu'anime Roger Tanguay à la communautaire CIBL, où les pommes et les poires iraient avec les scoubidoues, où les vaches seraient bien gardées, chaque troupeau dans son champ. Et je veux des compilations où les chansons d'hier et d'avant-hier ne passent pas d'office à la moulinette nostalgique. Je le dis envers et contre tout, d'autant plus fort qu'une fois passé au troisième millénaire, modernisme oblige, tout ce qui aura eu lieu au deuxième finira dans la même oubliette. Je n'ai pas hâte.

WORLD PSYCHEDELIC
CLASSICS 1: BRAZIL
THE BEST OF OS MUTANTES
Os Mutantes
Luaka Bop (Warner)

Oui, voilà le texte qui va avec la photo. Pour ceux qui suivent le match à la maison avec une carte de pointage, voici donc la recension du disque dont le recto du livret apparaissait tout seul en cette page dans le cahier de la semaine dernière. Scusez-la. Peu importe la semaine, il s'agit d'un album fascinant, qui me rend aussi heureux que le précédent me fâche, en cela qu'il réussit exactement où *Psychedelic Psunday* échoue. Parue sur l'étiquette Luaka Bop de la tête forte des Talking Heads David Byrne, cette compilation inespérée permet à la planète pop de faire connaissance avec Os Mutantes (Les Mutants), groupe-culte de la pop psychédélique brésilienne de la fin des années 60. De fait, qui savait qu'on a un jour plané dans la patrie de la bossa nova? Byrne le savait, lui et quelques aficionados notoires, dont les jeunes gars de Redd Kross et de Stereolab. Merci de partager le secret. Il n'est en effet pas trop tard pour découvrir à notre tour ce trio et leur musique pleine de jolies mélodies et d'arrangements inventifs, évidemment mâtinée de Beatles, de Zombies, de Pink Floyd première époque, voire de Soft Machine et de tout ce qui s'inhalait dans les aires enfumées du temps, mais tout aussi pétrie de rythmes bossa et samba locaux. Tout était possible à ce groupe, jusqu'à l'atmosphérique reprise d'une ballade de Françoise Hardy, *Le Premier Bonheur du jour*. «Une créature trop étrange et belle pour vivre longtemps, mais trop forte pour s'effacer», résume parfaitement Byrne.

Pour moi, la seule musique non usée de la période la plus faste de la courte histoire du rock (1955-1975, en gros) est là: hors des sentiers battus, loin des numéros un de palmarès et des *oldies but goodies*. Pour qui se donne la peine de fouiller, il y a encore du matériel frais, bon pour toutes oreilles. Les neuves et les vieilles. Seuls les nostalgiques, ici, devraient s'abstenir: la musique d'Os Mutantes n'a bercé l'enfance de personne chez nous.

VIVA EL AMOR!
The Pretenders
WEA

Chrissie Hynde, native d'un trou perdu au fin fond de l'Ohio, avait une seule ambition dans la vie: devenir popstar comme ses idoles du rock britannique. Les méchantes langues diront qu'elle y parvint par omission, s'acquaintant d'abord à Ray Davies, le génie des Kinks, puis à Jim Kerr, le chanteur des Simple Minds, héraut des années 80. Sans compter le décès par overdose au sein de son groupe, les Pretenders, condition de toute accession au firmament pop.

Cynisme en moins, le fait est que Chrissie et ses Pretenders donneront aux années 80 quelques refrains mémorables, certes d'allégeance sixties, mais bien envoyés. *Back On The Chain Gang*, *Middle Of The Road*, *My City Was Gone*, *Show Me*, ainsi qu'une heureuse reprise reggae *I've Got You Babe*, le tube de Sonny & Cher,



avec UB40, ménagèrent à Hynde l'honorable petite place qu'elle désirait dans l'aristocratie pop.

L'histoire s'arrêterait là et nous ne parlerions pas de ce nouveau disque des Pretenders semblable à tous les disques des Pretenders, si ce n'était de cette voix qu'elle a toujours, ce timbre qui rend fous hommes et femmes, ce je-ne-sais-quoi de salace et de malsain qui suintait de *Brass In Pocket (I'm Special)*, en 1980, et qui exsude encore de chaque chanson, surtout dans *Samurai* et le blues otisreddingien *One More Time*: «You stayed when no-one else would [...] I've done some low down things / Alright but you said it was good». A chaque trémolo assassins, on se dit que Chrissie demeure une grande chanteuse de rock.

En y regardant d'un peu plus près,

on constate que le propos n'est pas non plus sans intérêt. Presque vingt ans plus tard, la Keith Richards des filles du rock s'interroge quant à la pertinence de son désir initial: «So your girlfriend wants to be a popstar / And beat the charts out of me / She want to move a milion units man / Probably just to prove she can [...] Oh They Don't Make Them Like They Used To» (*Popstar*). Brin d'amertume, soupçon d'auto-flagellation, la patronne des Pretenders a l'honnêteté de regarder en face ce que devient le rock, vieillissant comme elle, profondément vide de sens. Pas surprenant, en cela, qu'à l'instar de la regrettée Linda McCartney (sa grande amie, qui signe la photo de pochette), Hynde ait assigné à sa vie une nouvelle mission: la défense des animaux. Tant mieux pour les bêtes, tant pis pour le rock.



FESTIVAL DE TROIS
Au cœur des mots
Place à la littérature
Tous les lundis du 2 au 30 août 1999

Lundi 2 août
Mosaïque pour six voix accordées
Les chanteurs de notre temps
Avec Franco Castel, Françoise Faucher, Andrée Lachapelle, Béatrice Picard, Monique Richard et Linda Sorgini
Ambiance musicale de Valérie Bouchard
Mise en espace de Martine Beaulne
Sous la présidence d'honneur du Sénateur Madame Lise Bacon

Lundi 9 août
Entre le rêve et le merveilleux
Contes d'amour et d'enchantements d'auteurs québécois
Avec Jean Faubert, Ghyslaine Paradis et Richard Léveillé (guitariste)
Mise en lecture de Roland Laroche

Lundi 16 août
Si je savais écrire, moi...
de Elle Wiesel, Bohumil Hrabal, Sławomir Mrozek
Avec Benoît Dagenais, Denis Lavalou, Gérard Poirier et Marcel Pomeroy
Montage et mise en lecture de Marie-Louise Leblanc

Lundi 23 août
3 femmes 3 poètes
de Denise Desautels, Louise Dupré et France Théoret
Avec Marie-France Marcotte, Christiane Pasquier et une autre comédienne (à confirmer)
Ambiance musicale de Maryse Poulin
Montage de Denise Desautels, Louise Dupré, Brigitte Haentjens et France Théoret
Mise en lecture de Brigitte Haentjens

Lundi 30 août
Gabrielle Roy
Avec Catherine Bégin, Patricia Nolin et Pascal Rollin
Recherche et montage de Lori Saint-Martin
Mise en lecture de Béatrice Picard
Sous la présidence d'honneur de Madame Agnès Maltais, ministre de la Culture et des Communications

Billets en vente / Réservations
Maison des Arts de Laval (450) 662-4442
Réseau Admission 790-1245
Tous les spectacles sont à 20h00.

Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 18 \$
Prix étudiants et aînés: 15 \$
(taxes incluses)
Série abonnement: 25 % de réduction

LE DEVOIR
MAISON DES ARTS DE LAVAL
CONSEIL RÉGIONAL DE DÉVELOPPEMENT DE LAVAL
LAVL
Aconzo

ARTS

MUSIQUE CLASSIQUE

Mozart en tous lieux

Six pianistes renommés font depuis près de six ans équipe dans Piano à six. Chacun des membres du groupe formé en 1994: Angela Hewitt, Marc-André Hamelin, Angela Cheng, Jon Kimura Parker, André Laplante et Janina Fialkowska, poursuit une carrière internationale mais — et c'est là l'originalité de ce partenariat sans but lucratif — s'engage à consacrer de temps en temps en temps de jours à des tournées dans des localités plus éloignées des grandes villes. À l'échelle du Canada se réalise ainsi une sorte de pérégrination de la musique de qualité. La formule a tellement de succès qu'il se crée des bouchons sur la liste d'attente d'auditeurs qui aspirent à accueillir l'un ou l'autre des six pianistes.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Piano à six se retrouve la semaine prochaine au complet pour deux galas attendus: le 30 juillet au Festival de Lanaudière et le 1^{er} août au Centre national des arts d'Ottawa. Il est exceptionnel de retrouver ainsi tant de grands pianistes sur une même scène — ce fut le cas en 1995 au Grand Théâtre de Québec et encore il y a trois ans pour un concert-bénéfice en faveur de l'Orchestre de Winnipeg où, à 60 doigts, fut donné le *Maple Leaf Rag*, de M.-A. Hamelin, pièce qui est aussi au programme de Lanaudière.

«Ça nous a pris presque deux ans» à réaliser la jonction qui permet la tenue des deux galas, «parce qu'il faut entre autres recueillir des fonds pour continuer» et qu'il faudra aussi, même si c'est une «célébration de se voir réunis, penser à l'avenir», confiait Janina Fialkowska en entrevue téléphonique, juste avant de se rendre au CNA où elle était, jeudi, la vedette d'un concert commémorant le 150^e anniversaire de la mort de Chopin.

La formule de Piano à six a réussi au-delà des espérances de sa fondatrice. Mme Fialkowska pense que «trop de communautés au Canada s'attendent à ce que nous allions leur rendre visite», ce qui crée une liste d'attente parfois frustrante. «Devrons-nous nous adjoindre des instrumentistes et des chanteurs [...] sans diminuer le niveau de

qualité actuel?» Il faudra y réfléchir, en parler entre nous, dit Janina Fialkowska qui n'hésite pas à déclarer que Piano à six «a réussi beaucoup plus que je ne me l'étais imaginé» il y a cinq ans.

L'enthousiasme que suscite une tournée de Piano à six permet aussi à des artistes qui «connaissent surtout les grandes capitales» où ils interprètent concertos sur concertos de découvrir des coins agréables et des populations accueillantes et de «pratiquer un répertoire que nous avons travaillé toute notre vie». Par exemple, pour la première fois en avril dernier, à l'occasion d'une fête de la musique se déroulant à Gaspé, Mme Fialkowska, née à Montréal, prenait contact avec la Gaspésie: «Je n'avais jamais vu le rocher Percé... Il en va de même du lac Saint-Jean, pour lequel elle n'a que des éloges depuis qu'elle y a donné conférences, récitals, classes de maître et qu'elle a pu s'entretenir avec des professeurs de piano. C'est là un volet qu'elle n'avait pas tout à fait prévu au départ, souligne-t-elle: l'importance des tournées dans les écoles de tous niveaux et pas seulement pour les élèves inscrits en musique, et ce contact avec des publics avides de musique sérieuse. «J'avais cru que cela se bornerait à offrir des récitals ça et là», mais la visée initiale a fini par prendre une ampleur qui la réjouit.

Laplante remplacé

Petit contretemps: André Laplante a



L'équipe de Piano à six: (de gauche à droite) Angela Hewitt, Marc-André Hamelin, Angela Cheng, André Laplante (remplacé à Lanaudière et au CNA par Bernadene Blaha), Jon Kimura Parker et Janina Fialkowska.

dû être remplacé à Lanaudière et au CNA par Bernadene Blaha, pianiste qui habite Los Angeles et enseigne à la Southern University of California en plus de se produire sur plusieurs scènes de renom et dans de nombreux festivals (elle a déjà formé un duo avec le violoniste Martin Chalifour, à Montréal).

Janina Fialkowska a étudié au Juilliard School of Music où elle eut

comme mentor Sascha Gorodnitski dont elle devint l'adjointe dans les années 70. «Même s'il est très dur de remplacer André [Laplante], que je considère comme un pianiste extraordinaire et qui compte parmi mes plus anciens amis, les quatre autres membres de notre groupe ont tous signalé qu'ils aimeraient bien jouer avec cette grande pianiste» (B. Blaha) née à Brampton. Les galas, qui «ne sont pas exacte-

ment la vocation de Piano à six», constituent une parenthèse on ne peut plus agréable; celui de Lanaudière sera rediffusé par la télévision de Radio-Canada. Ils fournissent aussi l'occasion de se rappeler l'importance que chacun de ces artistes prend dans la discographie — ne retenons que le cas de Marc-André Hamelin dont chaque nouveau CD est acclamé, le pianiste ayant le secret de

mettre en valeur des compositeurs peu joués par ses collègues, comme Medtner, tout en défendant avec brio des œuvres beaucoup plus répandues — le 30, il jouera Busoni et Mozart en duo avec Fialkowska.

Janina Fialkowska excelle à la fois comme soliste et comme accompagnatrice — elle a enregistré des lieder de Schumann et de Brahms avec Daniel Licht notamment. L'artiste mont-réalaise attend prochainement la sortie d'un disque (Naxos) où, accompagnée par l'Orchestre de la radio de Pologne, elle joue le *Concerto* et la *Fantaisie* d'Ignacy Jan Paderewski, compositeur (et homme d'Etat décédé en 1941) dont elle déplore qu'il figure peu souvent au programme d'orchestres «où certains responsables manquent d'imagination», glisse-t-elle en riant. Elle a aussi produit un disque (*Opening Day*) de l'intégrale des *Études* de Chopin et, prouesse de taille, c'est à elle que la Chicago Symphony songea pour la création du *Troisième concerto pour piano* de Liszt, œuvre posthume.

Piano à six, si on prend la peine de consulter la feuille de route de chacun de ses membres — et de la suppléante Bernadene Blaha —, peut être comparé à un mets très riche qu'il nous est rarement donné de goûter. Autant lui faire honneur quand il se présente.

Angela Cheng, par exemple, est médaillée d'or du Concours international de piano Artur Rubinstein (1986) et a reçu en 1991 la Médaille d'excellence du Mozarteum de Salzbourg.

Quant à la fondatrice de Piano à six, Janina Fialkowska, elle continue en concert, en récital, par des programmes, par différentes initiatives auxquelles elle croit ferme, multipliant les apparitions auprès de la relève ou d'auditeurs moins choyés, de faire la preuve que l'exhibition fréquente devant le public ne débouche pas nécessairement sur le dilemme d'un Glenn Gould, atteint de la phobie des salles de concert (qu'il assimilait à une corrida) et qui préféra peaufiner ses prouesses techniques en laboratoire.

T A N G O

Sous le signe de l'humour
La danse des accordéons

Ce dimanche après-midi 25 juillet, sur la scène de l'amphithéâtre du Festival international de Lanaudière: une troupe de danse et un orchestre de tango. Au-delà de l'évidence d'une telle association, les particularités de chacun seront préservées. Tango libre rencontre Quartango. Ce ne sera pas triste.

VINCENT DESAUTELS
LE DEVOIR

Nul ne s'étonnera d'apprendre qu'un orchestre de tango et une troupe de danse de tango s'associent le temps d'un spectacle. C'est de l'ordre de l'évidence. Pourtant, dans le cas qui nous occupe, le mariage n'est pas de ceux qu'on pouvait prévoir. Le cas qui nous occupe est en effet la rencontre, au programme du Festival international de Lanaudière, dimanche après-midi, du quatuor Quartango et de la compagnie de danse Tango Libre, tous deux de Montréal, sur la scène de l'amphithéâtre extérieur de Joliette.

Qui connaît Quartango commence déjà à sourcilier. Le groupe existe sous sa forme actuelle depuis 1995: Stéphane Allard au violon, René Gosselin à la contrebasse, Richard Hunt au piano et Mario Leblanc à l'accordéon. Tous des Québécois, un anglo-

et trois francos, qui n'ont pas l'ombre d'une ascendance argentine. Leur musique, ont-ils souvent précisé, n'a que peu à voir avec le tango argentin; en fait, elle n'est pas conçue pour la danse, mais pour le concert, dans la tradition avant-gardiste d'Astor Piazzolla. Grand réformateur du tango, Piazzolla avait amené, dès les années 50, cette musique alors essentiellement dansante vers des territoires moins exclusifs. «Il a cassé le moule», entend-on souvent.

Bon, certaines pièces qu'interprète Quartango s'apparentent davantage aux formes classiques du tango, mais plusieurs autres lorgnent du côté de la musique populaire, du classique ou du jazz, pour en intégrer des éléments totalement étrangers au tango. Les membres du quatuor, tous de formation classique, vont en général s'inspirer des schèmes du tango pour inventer leur propre musique. Les puristes de la vieille école n'apprécient pas

beaucoup. «On est en effet un peu loin des habitudes du tango traditionnel», admet René Gosselin, attablé dans le petit studio de Tango libre, rue Marie-Anne. Ce que l'on recherche avec Quartango, c'est une sorte de virtuosité collective, qui prête plus ou moins à la danse.

L'histoire de Quartango remonte au début des années 80, alors que la formation existait autour d'un maître à penser, Adolfo Bernstein, dont le principal fait d'arme fut d'avoir joué avec Piazzolla. Gosselin était du groupe, qui s'est dissout, et il eut l'idée de le relancer en 1995: «L'idée était de former une espèce d'orchestre de musique de chambre où l'on pourrait transgresser les lois. C'est ce qu'on fait: on va chercher le meilleur de la musique classique et le meilleur de la musique contemporaine. On y trouve une liberté qu'on ne trouve pas ailleurs», confie le contrebassiste qui joue aussi avec l'Orchestre Symphonique de Montréal, l'Orchestre Métropolitain et le Nouvel Ensemble moderne.

Ses confrères sont eux aussi des instrumentistes de concert, des enseignants, en somme, des musiciens rompus aux exigences que posent les grandes œuvres. Quartango leur offre un espace ludique où s'éclater, «lâcher son fou», dira Gosselin, et aller plus loin dans l'expression. «En même temps, le tango impose une rigueur intellectuelle, enchaîne-t-il. On joue souvent avec des orchestres sym-

phoniques parce que justement, il y a dans le tango de la matière pour orchestre. Il y a de riches enchevêtrements de lignes musicales où quatre instrumentistes, par exemple, peuvent jouer ensemble et néanmoins suivre chacun une ligne différente.»

Défi chorégraphique

Pauvres danseurs, auront peut-être envie de dire certains lecteurs. Qui est-ce qui leur a foutu cette bande d'iconoclastes entre les jambes? «Quartango nous met au défi sur le plan chorégraphique. Ça demande une autre approche», répondra simplement Gerardo Sanchez, directeur artistique de Tango libre. À l'heure dite pour l'entrevue, il menait sur la piste de danse une partenaire aux jambes d'un galbe provocant, au son d'une musique préenregistrée. Après l'entrevue, le couple reprendra son ballet sensuel, cette fois au son de l'orchestre, dont l'arrivée est venue interrompre un instant la conversation.

«Le tango traditionnel fonctionne avec des temps plus coupés», résume Gerardo Sanchez, alors que là, Quartango peut nous laisser suspendus sur un temps donné, sans qu'on sache combien de temps ils vont le faire durer.» On imagine tout de suite le péril en forme d'embrouille qui guette le danseur inexpérimenté; Sanchez et ses danseurs, Yannick DiPietro, Agata Jakubczyk, Renée Morin, Myriam Sain-

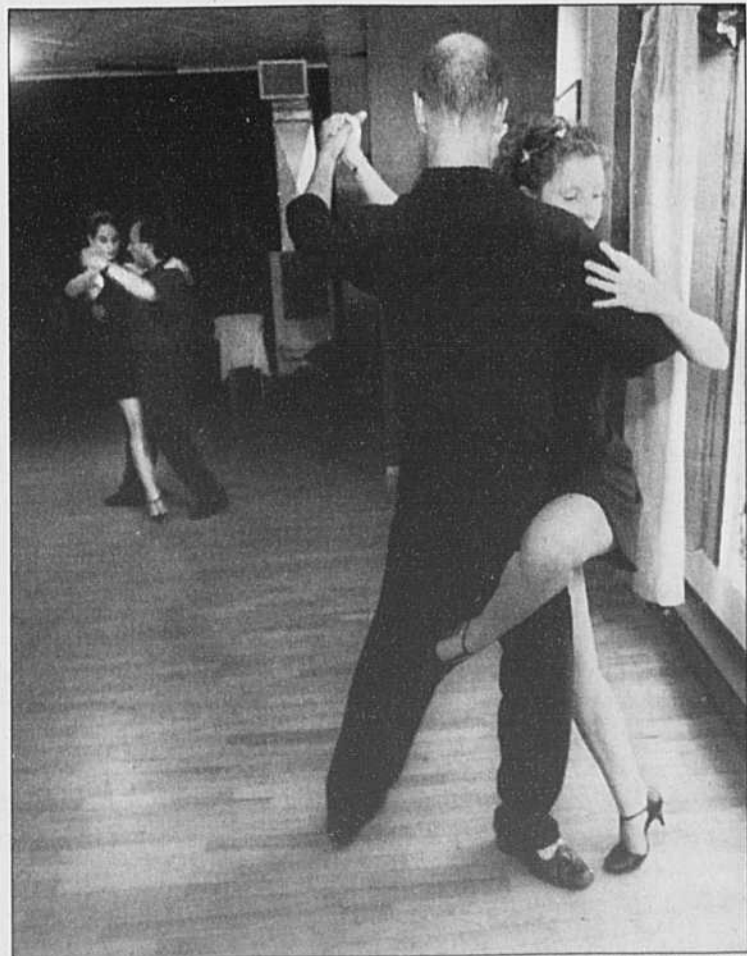
don et Pascale Tétréault, ne semblent pas s'en formaliser. «C'est le côté coquin de l'interprétation musicale dans lequel il faut rentrer nous aussi, qu'il faut traduire par la danse. Il s'agit d'un jeu, auquel naît une complicité entre musiciens et danseurs, précise-t-il. Cependant, comme notre partition est leur interprétation musicale, on demande une certaine rigueur de la part des musiciens. Nous avons quand même besoin d'un canevas de base.»

«Le tango, c'est le charme, intervient René Gosselin. La danse est magnifique, les danseurs sont remarquables par la grâce des mouvements, mais, en même temps, ce sont aussi des virtuoses.» Qui dit virtuose dit interprétation. Prenez une pièce de tango, prenez deux couples de danseurs, ou trois, ou quatre, et vous observerez autant de manières différentes de traduire la musique sur la piste. Gerardo Sanchez, qui possède une formation théâtrale, admet, quand il s'agit de danser, qu'il se laisse guider par l'intuition, par l'émotion: «Le tango est une trame dramatique sur laquelle on peut broder.»

Il y a quatre choses à garder en tête quand on danse le tango, selon le directeur artistique de Tango libre: soi-même, le ou la partenaire, la musique et... le plancher sur lequel on danse. «C'est lui qui régit les déplacements.

C'est le tableau noir sur lequel on écrit. Avec lui, on a un contact de tendresse: c'est avec lui qu'on entretient la relation parce qu'il est l'intermédiaire entre les deux partenaires. Voilà pourquoi il faut l'harmonie entre ces quatre éléments, harmonie qui est à la fois fascinante et difficile à obtenir.»

À quoi le plancher de l'amphithéâtre de Lanaudière doit-il s'attendre lors du spectacle de dimanche? Il devra déjà compter avec l'approche théâtrale que Gerardo Sanchez a privilégiée dans sa mise en scène. Il devra aussi compter sur l'humour de Quartango, devenu, au fil des prestations de l'ensemble, une sorte de marque de commerce. Humour dans la musique, certes, mais aussi humour dans les interventions des musiciens qui aiment bien raconter des anecdotes et passer en douce leurs messages. Gerardo Sanchez a tenté d'intégrer cet humour à ses chorégraphies et de mettre en valeur le côté ludique dans l'écriture des pièces. «Le tango a toujours eu une connotation triste, les morceaux sont souvent écrits en mode mineur, rappelle René Gosselin. Alors on essaie de compenser par l'humour.» À les entendre, à voir les danseurs s'exécuter dans le studio de répétition, ce dimanche après-midi à Lanaudière promet de ne pas être triste.



MARTIN C. CHAMBERLAND LE DEVOIR

«Quartango nous met au défi sur le plan chorégraphique. Ça demande une autre approche», répondra simplement Gerardo Sanchez, directeur artistique de Tango libre.

Festival des Arts de St-Sauveur

30 juillet-15 août 99

En première Le ballet Kirov

30, 31 juillet et 1^{er} août
Information, réservation : 450 227-9935

Les Ballets Jazz de Montréal 3 août
Le Ballet National Tchèque 5 et 6 août
Concours internationaux 11 août
Jose Greco II (Flamenco) 13,14 et 15 août

Forfaits souper-spectacle-hébergement-petit déjeuner

Condos Mont St-Sauveur 1-800-363-2426
Manoir St-Sauveur 1-800-361-0505
Auberge Mont Gabriel 1-800-668-5253
Hôtel L'Estérel 1-888-378-3735
Auberge Mont Habitant (450) 227-2637

Omni, Tri-Text, etc.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

Samedi 31 juillet à 20 h

Trio Ville-Marie
violin, violoncelle et piano

Haydn
Ravel
Mendelssohn

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (450) 229-2586

journal-montreal

1364, chemin Pierre-Péladeau (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

99

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Bach est mort, vive Bach

En prévision des fêtes entourant les célébrations commémoratives des 250 années de la mort de Jean Sébastien Bach, voici non pas une nouvelle, mais bien une première intégrale pour préparer l'événement.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

BACH — HÄNSSLER

EDITION

Bachakademie, Stuttgart

Le 28 juillet 1750 s'éteignait un des esprits musicaux les plus prodigieux — sinon «le» plus prodigieux — que la Terre ait porté. Dans sa chambre de la maison de fonction que lui fournissait la Thomasschule, un génie, le premier de l'histoire moderne à porter ce nom en musique, retournait entre les mains de son Créateur qu'il avait servi avec autant de zèle que d'honneur. En effet, si un musicien est digne de se retrouver auprès du Père pour l'avoir loué en musique et fait rayonner Son Nom, c'est bien Jean Sébastien Bach.

Il y aura donc 250 ans l'an prochain, et cet anniversaire va donner lieu à toutes sortes de commémorations médiatiques et fournir autant de prétextes pour manifester l'amour et l'admiration que le Kantor de Leipzig a pu susciter. Parmi les cadeaux prévus, je vous parle aujourd'hui de celui qui est, à mon avis, de première importance par sa singularité, sans oublier les soins attentifs qu'une équipe plus que nombreuse a mis à le concocter et qui commence — qui seulement commence, eh oui, habitez-vous, la liste va être longue — à envahir les rayons des disquaires.

Imaginez un peu l'ampleur et l'ambition: 160 disques compacts (un peu moins de «titres» car il y a des coffrets là-dedans) consacrés à une intégrale intégrale (excusez le nécessaire double) de tout ce qui nous est parvenu du grand Bach. Et pas sous la direction musicale de n'importe qui: nul autre qu'Helmut Rilling en est le maître d'œuvre, en compagnie de l'éditeur Friedrich Hänssler.

Le premier s'est fait connaître en faisant paraître la première édition complète des cantates sacrées avec le Bach-Collegium Stuttgart (et il faut reconnaître que je leur dois en concert la plus belle *Passion selon Saint-Matthieu* de ma vie). La réalisation fut à ce point imposante que de toutes parts, depuis les conservateurs (genre lourd à la Klemperer), en passant par les traditionalistes (Karajan) jusqu'aux adeptes du «baroque» (style Harwood, Leonhardt ou Koopman), on lui concéda une certaine autorité, pour ne pas dire une autorité certaine. Cela lui a valu, dans le monde des adeptes de Bach, le joli et ironique surnom de «pape de Bach».

Vienne, Berlin, Paris, Ottawa, sont toutes des capitales où a résonné son nom. Pourtant son art se développe, un peu à l'instar de celui de son compositeur de prédilection, dans deux villes moins «glamour». Celle de Stuttgart, bien sûr, mais aussi celle beaucoup plus obscure de Eugene, dans l'Etat d'Oregon.

On pourrait penser qu'il serait difficile de trouver des musiciens de niveau international dans une ville qui, avouons-le, ne semble pas à première vue un haut lieu de la musique. Mais écoutez un peu ces concertos brandebourgeois.

J. S. BACH:

LES SIX CONCERTOS
BRANDEBOURGEOIS

BWV 1046 (fa majeur), 1047 (fa majeur), 1048 (sol majeur), 1049 (sol majeur), 1050 (ré majeur) et 1051 (si bémol majeur). Oregon Bach Festival Chamber Orchestra, dir. Helmut Rilling. Coffret de deux disques, durée totale: 1 hre 35 min. 24. Hänssler édition, Bachakademie, CD 92 126

Quel que soit le concerto par lequel vous abordez l'écoute de cette nouvelle et énième intégrale, une chose saute aux oreilles: la beauté de la vie. Rilling nous rappelle une influence très importante dans cette musique: le rythme joyeux de la danse (avez-vous aussi déjà noté qu'aucun de ces concertos n'est dans une tonalité mineure? Cela souligne sûrement quelque chose...). Sa direction est irréprochable et convaincante de style, d'énergie et de goût. Inspiré des travaux musicologiques des adeptes des instruments anciens, son phrasé est dans le ton exact de ce que ces forma-

tions peuvent faire entendre, certaines excentricités en moins.

C'est que Rilling croit encore en une certaine noblesse, n'oubliant pas que ces œuvres étaient composées pour la Cour, et que cette fin ne veut pas dire forcément enflure. Il s'attache aux contrepoints, aux dialogues, aux oppositions avec une précision si grande qu'on découvre un nouveau soufflé dans ce corpus.

Cela n'est pas dû qu'à sa baguette: le Bach Festival Chamber Orchestra de l'Oregon est une formation de premier plan. Tous les solistes, tous! trouvent difficilement leurs pareils en ce moment. Aucune excuse pour qu'une note de trompette ou de flûte soit un peu gauche, aucun palliatif artificiel pour camoufler quelque lacune que ce soit aux instruments du ripieno (c'est ainsi qu'on nomme l'orchestre par opposition au «concertino» des solistes). Jouant sur des instruments modernes, ils utilisent néanmoins les techniques d'articulations plus «d'époque», ce qui ajoute un gros plus dans les pages plus virtuoses.

Pour vous en convaincre sans effort, écoutez le premier mouvement du deuxième concerto; laissez-vous émerveiller par la clarté des jeux entre la trompette et la flûte à bec. Puis, passez au troisième, celui pour cordes seules. La formation d'Eugene se révèle épante dans les demandes virtuoses que lui imposent Bach et Rilling.

On tient, je pense, la parfaite version «hybride»: le vocabulaire est utilisé dans un but laudatif, comme chez les Vie-

lons du Roy. J'ai bien d'autres versions intéressantes de ces concertos, mais de celle-ci, je ne saurais plus me passer. Vous non plus, je parie.

J. S. BACH: SONATES
ET PARTITAS

POUR VIOLON SEUL

Sonates no 1, BWV 1001 (sol mineur), no 2, BWV 1003 (la mineur) et no 3, BWV 1005 (do majeur); Partitas no 1, BWV 1002 (si mineur), no 2, BWV 1004 (ré mineur) et no 3, BWV 1006 (mi majeur). Dmitry Sitkovsky, violon. Coffret de deux disques, durée totale: 2 hres 13 min. 33. Hänssler édition, Bachakademie CD 92 119

Dmitry Sitkovsky a remporté un franc succès à l'OSM plus tôt cet été dans le premier concerto pour violon de Prokofiev. Son Bach laisse plus songeur. Comme dans toutes les intégrales, il y a du meilleur et du un peu moins bon (attention de ne pas confondre avec mauvais). C'est la cas ici. Le violoniste n'a pas une sonorité très «chaleureuse» pour le répertoire de violon seul, et cette acidité finit par gêner. On a entendu et apprécié les inflexions plus souples des phrases (Menuhin), une ondulation plus dansante (Heifetz) et des visions plus profondes (Milstein). Ce qui caractérise l'interprétation de Sitkovsky, c'est la construction architecturale qui souligne les motifs rythmiques, comme si le violoniste s'attachait à nous faire entendre la fascination de Bach pour la mathématique et les nombres. La musique de Bach est gardée à distance, à très bonne distance, au profit d'une

lecture nette de la partition. C'est intéressant pour l'analyse, moins satisfaisant pour la pensée musicale.

L'exemple de cette approche plus intellectuellement orientée se reflète jusque dans la présentation: par souci musicologique, cet ensemble de six œuvres est présenté en deux parties. La première, celle des trois «sonates», aux intitulés de mouvements abstraits (Grave, Andante, Allegro...); la seconde, celle des partitas, qui recourent explicitement à la dénomination de la danse (Allemande, Courante, Sarabande, Menuet, Gigue...).

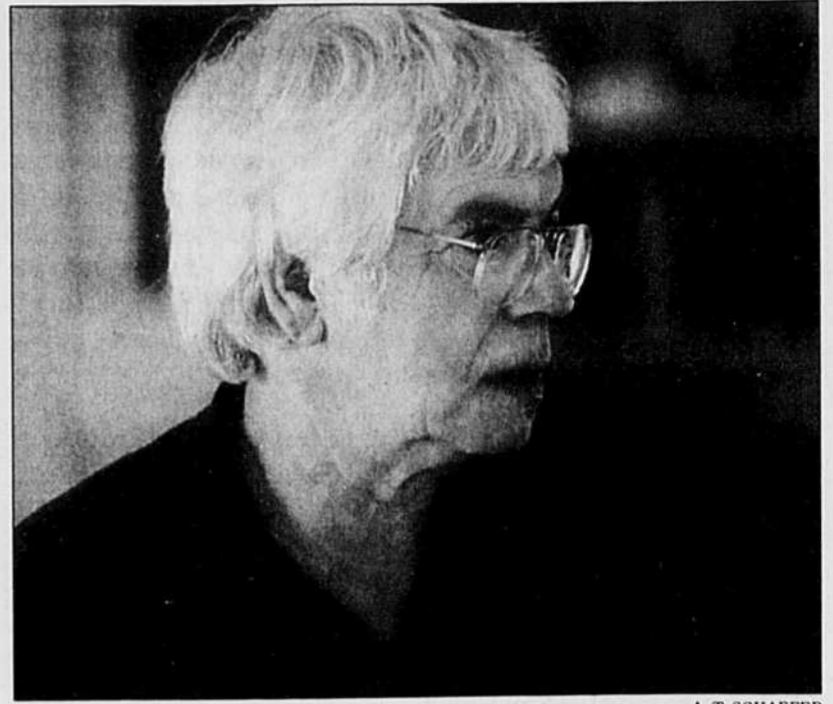
On a donc un enregistrement pour curieux ou collectionneur, du genre à vouloir posséder «tout» Bach en un seul tenant, et que les fervents de ce répertoire vont aisément délaisser.

J.S. BACH: CLAVIER
ÜBUNG III

Teil. Troisième partie de la Clavier Übung; Kay Johannsen, orgue. Coffret de deux disques, durée totale: 1 hre, 40 min. 44. Hänssler édition, Bachakademie. CD 92 101

Qui dit Bach, dit, de manière incontournable, orgue. L'instrument de virtuosité préféré de Bach. Pas simplement sur le plan technique; encore davantage en ce qui concerne la composition. Là l'intégrale en cours affirme nous réserver des surprises. Des chorals, des fantaisies qui seront des premières au disque (malgré les intégrales de l'œuvre pour orgue déjà réalisées ou en cours et disponibles sur le marché) vont paraître aux côtés de pages archi célèbres. Le projet est donc fascinant à cet égard, et il sera curieux de voir comment il sera reçu dans le monde des organistes.

La première livraison est imposante: c'est la magistrale — et peu jouée en son entier — troisième partie de la *Clavier Übung*, destinée à l'orgue. Il s'agit du troisième volet d'une méthode d'apprentissage du clavier et de la composition qui fut à peu de choses près la seule ambition de publication de la part de Bach. Voilà qui en dit long sur le soin qu'il y a apporté. Avec respect et orgueil, Kay Johannsen se l'approprie pour une version vraiment étonnante par sa variété de ton et de registration. Jamais il ne s'appesantit sur les grandes pédales, non plus qu'il ne met



Helmut Rilling

l'accent sur certains tics d'organistes qui consistent à faire rugir l'instrument pour en imposer. Non. Le grand orgue doit rester le grand orgue, c'est sûr; il faut néanmoins s'attarder aux détails de la composition. Les fugues et fughettas, les chorals, tout cela est saisi avec une telle clarté qu'on veut le réentendre pour mieux baigner dans la lumière de l'incroyable science de Bach.

L'orgue de St. Willhadi à Stade ressemble curieusement à celui que bien des Montréalais connaissent: celui de l'église l'Immaculée-Conception. Un «tuyau» pour vous donner une idée de sa façon de sonner: jamais lourd, capable de tendresse comme de puissance, d'éclat comme de raffinement. Et, chose à vraiment souligner, magnifiquement enregistré; quand on sait la difficulté de bien réaliser un disque d'orgue, on souhaite que toutes les autres parutions soient de cette qualité.

Pour la fin, le début

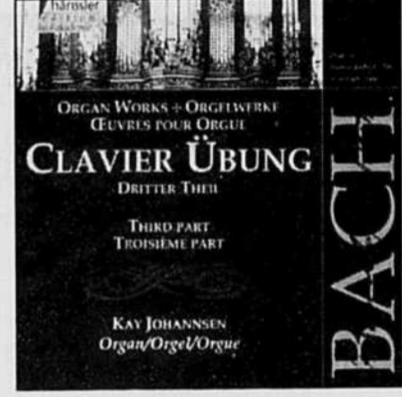
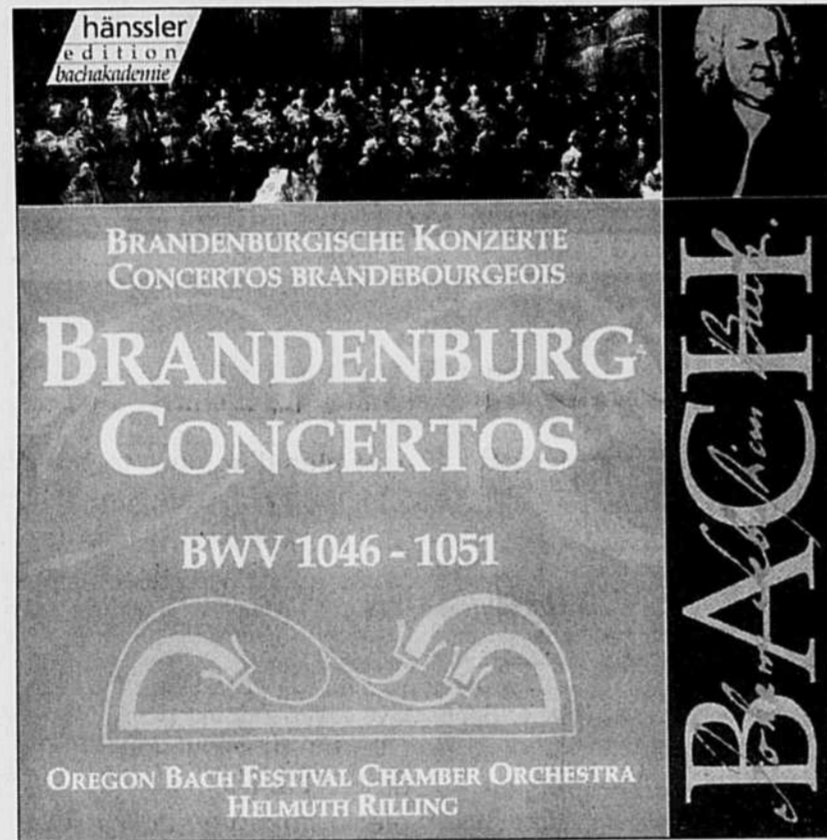
Je pourrais vous parler du disque d'œuvres pour luth-clavecin, des cantates profanes, et quoi encore, mais je tiens à vous entretenir du disqu'échantillon qui précède la collection que nul ne saura manquer. On y présente 15 extraits de tout ce qui s'en vient, de quoi se faire une bonne idée de la grande qualité du niveau

«moyen» de cette entreprise qui promet de ne pas sombrer dans la facilité. À partir de là, vous pourrez naviguer dans ce qui vous sera proposé chez votre disquaire.

Ce qu'il y a de mieux, et c'est la raison pour laquelle il faut absolument se procurer ce disque si on veut suivre ce projet, c'est l'immense livret qui l'accompagne. Demandez l'édition française — elle existe, je l'ai entre les mains. En deux cent cinquante-quatre pages on présente les interprètes, les tenants et aboutissants de cette spectaculaire édition digne d'un des travaux d'Hercule, on instruit du plan de publication. Surtout, il y a tout un lexique des termes musicaux, clairement et sobrement expliqués. Vous voulez savoir ce qu'est une gavotte ou quelles sont les caractéristiques d'une chaconne chez Bach? Vous y trouverez la réponse.

On présente aussi les principaux solistes instrumentaux (quel dommage qu'on ait pas pensé y inclure les chanteurs!), une liste qui provoque certains frissons et promet de belles découvertes.

Dans la grisaille actuelle de l'industrie du disque, une autre entreprise gigantesque est née, à la gloire d'un génie qui a toujours fait l'unanimité — si non pour son esthétique, du moins pour sa maîtrise parfaite de la composition — et qu'on ne cesse de redécouvrir. Peut-être est-ce là l'occasion de garnir les rayons de votre bibliothèque avec un bijou spécial, qui jamais ne vous laissera tomber? Après tout, seul dans son vaisseau spatial, en route vers Jupiter, l'astronaute Dave Bowman ne s'avait-il pas compris que les réalisations du vieux Kantor étaient ce qu'il y avait de mieux pour meubler son esprit? Comme le vaisseau fut lancé en 200, dans son odyssée spatiale, sûrement que cette intégrale se trouvait à bord, et le roman nous dit qu'il ne semble pas s'en être lassé.



ET ÉTÉ,

la Chaîne culturelle vous offre

encore et encore plus...

chaîne culturelle

Radio-Canada
www.radio-canada.ca

SAMEDI
12h10

AU PIANO AVEC GLENN GOULD

Le talent du grand interprète qu'a été Glenn Gould en a marqué plus d'un. C'est le cas du regretté Yehudi Menuhin. Daniel Poulin recueille les propos de ce virtuose de l'archet dans une entrevue réalisée à Londres il y a quelques années. Des œuvres de J. S. Bach, Beethoven et Schoenberg viendront ponctuer cet entretien inédit.

Une émission de Daniel Poulin

LUNDI À JEUDI
18h30

LA BOÎTE À MUSIQUE

Les notes coulent à flot! Des airs choisis et les commentaires de Marie-Andrée Michaud agrémentent l'heure du souper.

Une émission de Marie-Andrée Michaud

LUNDI À VENDREDI
20h

LA GRANDE TRAVERSÉE

Le rendez-vous des mélomanes! Digestif à la main, les amateurs de concerts sont bien servis. *La Grande Traversée* les amène sur les scènes les plus prestigieuses où évoluent interprètes et musiciens de renom.

Animation : Stéphane Pilon
Réalisation : Frédéric Trudel

LUNDI À VENDREDI
16h05

RADIO PATIO

Quoi de mieux pour se détendre à l'heure de l'apéro qu'un cocktail musical bien rafraîchissant!

Une émission de Ginette Bellavance

95,3 FM Lamèque

98,3 FM Moncton

101,9 FM Allardville

101,5 FM Rimouski

100,9 FM Chicoutimi

95,3 FM Québec

90,7 FM Estrie

104,3 FM Mauricie
Centre du Québec

100,7 FM Montréal

102,5 FM Ottawa-Hull

90,3 FM Toronto

Cahier spécial

publié le samedi 28 août 1999

8^e sommet de la francophonie

Date de tombée: le vendredi 13 août 1999

LE DEVOIR